anxa
87-B
8615

L'ANCIENNE ABBAYE DE Ste-GENEVIÈVE ET SES BATIMENTS

NOTICE HISTORIQUE

S ŒANCE (F)

L'ANCIENNE ABBAYE DE Ste-GENEVIÈVE ET SES BATIMENTS

NOTICE HISTORIQUE

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/lancienneabbayed00soeh_0

L'ABBAYE
DE SAINTE-GENEVIÈVE
508-1790

PREMIÈRE PARTIE

HISTOIRE

On ne contestera point au Lycée Henri IV le droit d'adopter en partie comme sienne l'histoire de l'abbaye de Sainte-Geneviève, dont les bâtiments ont reçu ses premiers élèves presque au début du siècle dernier. En perpétuant la vie intellectuelle dans une maison pour laquelle c'eût été une déchéance d'être transmise à des hôtes uniquement adonnés à des occupations matérielles, il s'est rattaché au passé génovéfain par une sorte de filiation qui lui permet de donner comme préliminaire à ses propres annales l'étude des lieux où, avant la date de sa fondation, d'autres dates ont mérité d'être signalées, où tant de générations se sont succédé et ont laissé le souvenir et la trace de leur passage. On prête souvent une âme aux vieilles demeures, et avec raison, si l'on entend par là une sorte de hantise et l'influence qu'elle exerce sur l'imagination. C'est autre chose pour l'écolier de grandir entre des murs vides de souvenirs, ou de se former, pour ainsi dire, en pleine histoire, entre le présent et le passé, un passé de quinze siècles qui parle à ses yeux et lui devient si familier que plus tard, même au milieu des vulgarités de la vie, l'image lui en reste cependant présente. Lorsque, sous le pinceau de Puvis de Chavannes, se déroulait au Panthéon, épisode après épisode, le cycle de sainte Geneviève, l'artiste, ancien élève d'Henri IV, réali-

sait peut-être (y a-t-il invraisemblance à le supposer?) quelques-unes des visions qui avaient charmé sa jeunesse de collégien, à l'ombre de la Tour de Clovis, sur le sol consacré par la légende.

En effet, les origines de l'Abbaye appartiennent encore plus à la légende qu'à l'histoire et force est bien d'invoquer en sa faveur le privilège que Tite-Live revendique pour les historiens de Rome, celui d'embellir au besoin par des récits merveilleux les premières années de leur patrie. L'église des apôtres Pierre et Paul qui, en dépit de la volonté royale impuissante à prévaloir sur la volonté populaire, finit par ne plus être connue que sous le nom de Geneviève, passe pour avoir été bâtie par Clovis comme monument de la victoire remportée sur les Wisigoths dans les plaines de Vouillé et en accomplissement d'un vœu obtenu de lui par Clotilde et par Geneviève (508?). Il voulut qu'elle s'élevât sur le mont Leucotitius dont le palais des Thermes occupait le versant septentrional, en regard de la Lutèce insulaire, l'ancien oppidum des nautes parisiens, et, pour en déterminer l'emplacement, il lança devant lui sa framée, afin que la postérité pût mesurer la vigueur de son bras d'après la longueur de l'édifice. Suivant M. de Ménorval (*Paris*, I, p. 94), cette scène d'une couleur si caractéristique aurait précédé l'entrée en campagne et ce serait en 506 ou 507 que, pour s'assurer avant tout la protection du Dieu de Clotilde, Clovis aurait jeté les fondements de sa basilique à la place où déjà avait été élevé un oratoire sur la tombe de Prudentius, huitième évêque de Paris. Ce qui est certain, c'est que la consécration de l'église fut la consécration de Paris comme capitale de la Gaule mérovingienne, « cathedram Regni », dit Grégoire de Tours.

Sous le patronage de Geneviève, la ville se préparait déjà au rôle que lui assura définitivement l'avènement de la dynastie capétienne. Dans l'intention du roi, le nouveau sanctuaire devait être magnifique : ce fut « une de ces basiliques du ve et du vi^e^ siècle qui, sans être remarquables par la grandeur de leurs proportions architectoniques, étaient ornées à l'intérieur de colonnes de marbre, de mosaïques, de lambris peints et dorés, et à l'extérieur d'un toit de cuivre et de peintures à fresque » (abbé Faudet,

Notice sur la paroisse Saint-Étienne du Mont. Grég. de Tours, II, 14 et 16). Le roi frank résida-t-il au Palais de l'empereur Julien, ou préféra-t-il, comme le pense M. de Ménorval, le voisinage de son église à laquelle il avait ajouté des constructions qui figurent encore sur les anciens plans sous le nom de « Château de Clovis »? Ses successeurs y firent-ils quelques rares séjours? L'affirmer serait donner une hypothèse comme une certitude. Du moins, ces bâtiments ne tardèrent pas à être abandonnés aux moines desservants de l'église et réunis en communauté; Clovis, mort le 27 novembre 511, y fut inhumé et Geneviève l'y suivit de près. Quant à la reine, elle vécut jusqu'en 543; après la mort de son mari, elle avait fait achever l'église que celui-ci n'avait pas vue terminée, puis elle s'était retirée à Tours. Cependant elle logeait encore au Palais de Julien lorsque Clotaire immola les enfants de son frère Clodomir et que, impuissante à lui inspirer des sentiments de pitié pour ses petits-fils, elle n'eut plus qu'à faire « poser les petits corps sur un brancard pour les conduire avec beaucoup de chants pieux et une immense douleur à l'église de Saint-Pierre où on les enterra tous deux de la même manière » (Grég. de Tours). Quand elle eut rendu elle-même le dernier soupir, son corps rapporté à Paris fut inhumé à côté du tombeau de Clovis.

La basilique ne devait plus recevoir de tombes royales, mais elle se peupla néanmoins de monuments funéraires et les reliques de Geneviève et de Clotilde n'y furent pas seules vénérées; outre celles de Prudentius qui y avaient trouvé un asile, les fidèles y venaient prier devant la châsse de saint Céran, évêque de Paris sous Clotaire II, qui avait le don de guérir les rages de dents, ainsi qu'en faisaient foi des vers gravés au bas de son image et chantés le jour de sa fête :

> Ægris fert remedium mœstisque solatium;
> Ingens malum dentium, torquens ora gentium
> Pacificat gratis.

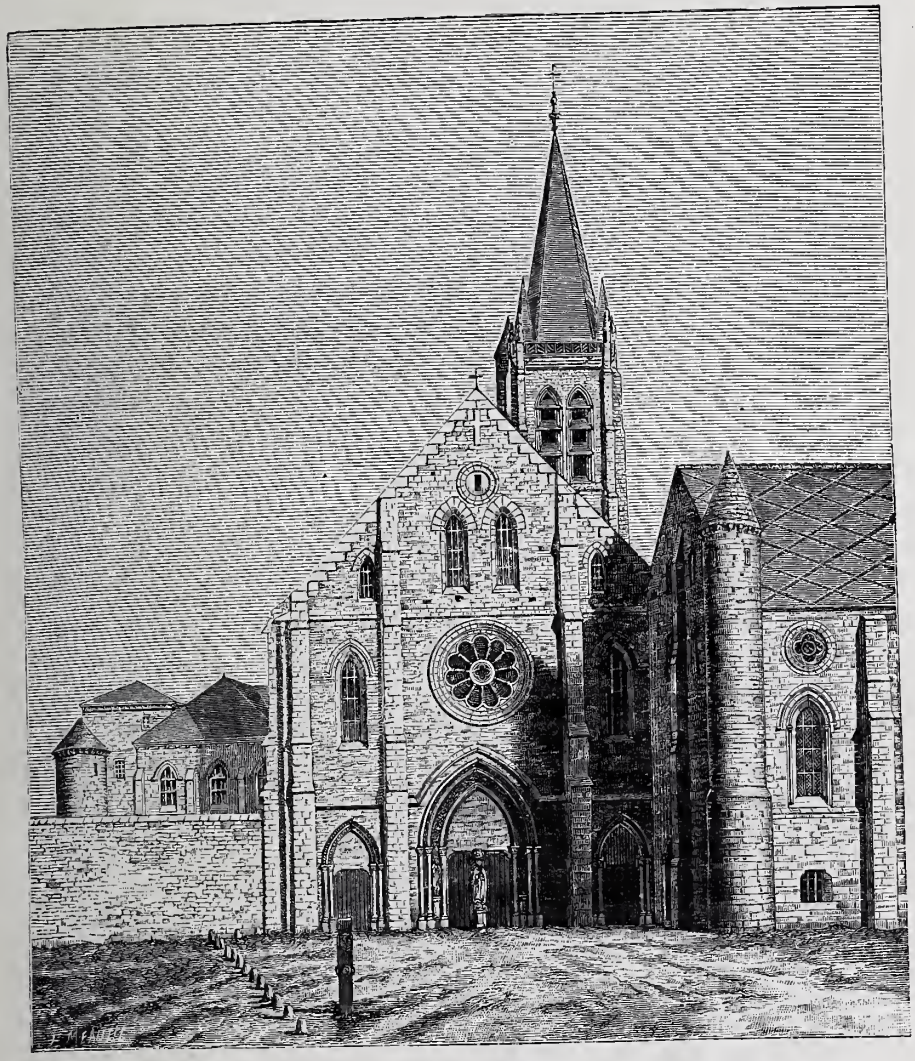
En 577, lors du procès intenté à l'évêque Prétextat, la Basilique fut désignée pour être le lieu du jugement. Grégoire de Tours, témoin et acteur dans ce drame judiciaire, en a exposé les péripéties dans une saisissante narration. Quarante-cinq évêques réu-

nis en synode composaient le tribunal, les uns francs, les autres gallo-romains; afin de terroriser ceux que l'or n'avait pu décider à servir les vengeances de Frédégonde, Chilpéric fit camper ses leudes sur la montagne, et le triple portique qui régnait autour du monument fut envahi par des soldats armés et poussant des clameurs menaçantes. Pour en finir, les hommes du roi arrachèrent le prélat au sanctuaire et le jetèrent dans la vieille prison de la Cité, Carcer Glaucini (dont le nom altéré a été porté par une rue, rue Glatigny aujourd'hui disparue), d'où, après avoir été odieusement brutalisé, il fut envoyé en exil à Jersey. Le droit d'asile reconnu aux églises avait été violé et cependant, s'il en était une privilégiée à cet égard, c'était la basilique des Apôtres : aux murs de l'abbaye demeura longtemps scellé un anneau, dit l'*Anneau de Salut;* si un condamné parvenait à le toucher, il échappait au supplice. Est-ce le même anneau, qui, dans la légende de Robert le Diable, père de Guillaume le Conquérant, trouve un emploi bien différent (1)? Le terrible Normand, tombé malade à Paris, avait fait demander à l'abbé de lui confier une de ses reliques, comme moyen de guérison; à une époque où le vol des reliques était tenu pour œuvre pie, le moine jugea qu'il y avait autant de danger à consentir qu'à refuser et, croyant se tirer d'embarras, il envoya au malade un os de chat contenu dans un reliquaire; pour le malheur de l'abbé, la guérison fut néanmoins obtenue, et le convalescent, averti de la fraude et furieux d'avoir été joué, courut au monastère, en força la porte et fit pendre l'abbé à l'anneau utilisé en cette circonstance comme instrument de supplice. Du moins, Robert le Diable ne mit pas le feu à l'abbaye, ainsi que l'avaient fait ses ancêtres deux siècles plus tôt.

De mauvais jours pour la fondation mérovingienne, sans parler de l'indifférence des conquérants carolingiens pour une sainte de race étrangère, furent en effet ceux des invasions normandes : à l'approche du danger, les moines n'avaient d'autre ressource que de fuir, emportant leurs reliques, avec la perspective de ne retrouver que des ruines à leur retour. A quatre reprises ils virent la Seine se couvrir de ces longues barques « à la carène plate, à la

(1) Voir l'abbé Lebeuf (II, p. 578 et suivantes).

proue aiguë, aux voiles blanches », que Charlemagne avait vues, non sans un triste pressentiment, passer à l'horizon devant un



Ancienne église Sainte-Geneviève, vers 1516, d'après un dessin de Saint-Aulaire publié par A. Lenoir.

port de la Méditerranée. La première apparition est de 845 : l'abbé Herbert emmène à Athis d'abord, à Draveil ensuite, le

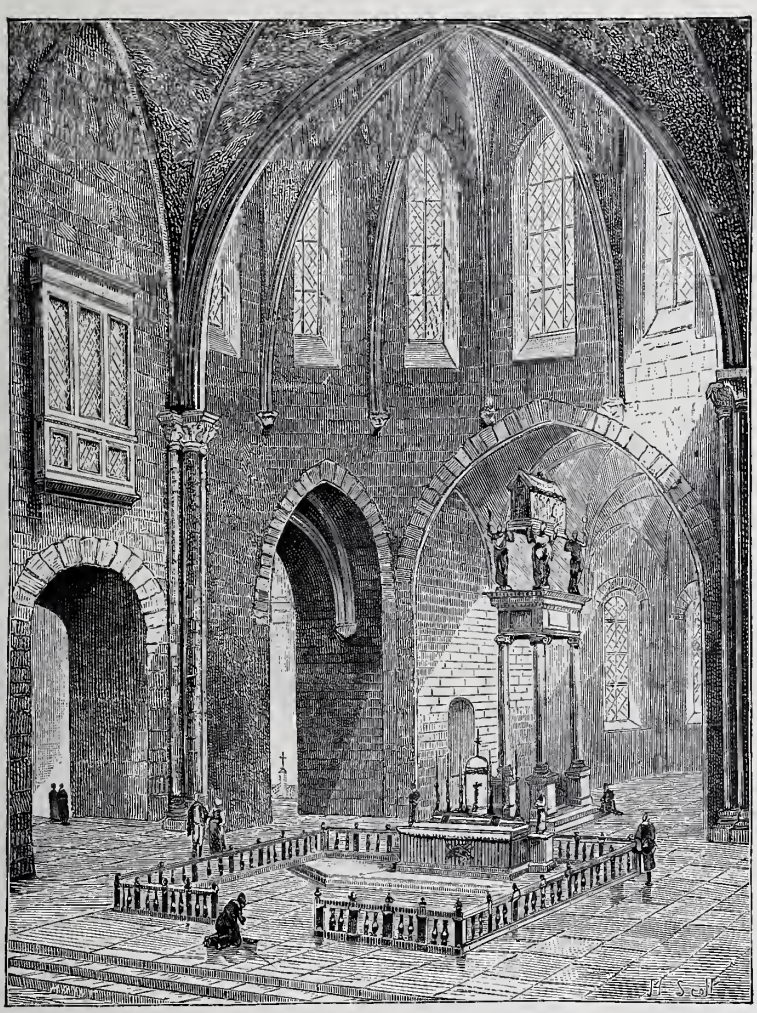
corps de la Sainte enfermé dans le coffret de bois qui en fut le premier reliquaire; en 856 et en 861, nouvelles alertes. Vingt-quatre ans plus tard (885), les faubourgs de Paris avaient eu le temps de réparer leurs ruines lorsqu'ils furent encore plus impitoyablement dévastés; Sainte-Geneviève fut brûlée, le Palais des Thermes saccagé, l'aqueduc d'Arcueil détruit; la Cité, du moins, repoussa victorieusement huit furieux assauts. L'abbé de Saint-Germain des Prés, Ebble, fut l'un de ses plus héroïques défenseurs; la place de celui dont l'église était vouée à la patronne de Paris, l'abbé de Sainte-Geneviève, eût été à côté d'Ebble; mêla-t-il même sa voix à celle des Parisiens qui adressaient au ciel leur lugubre litanie :

De la fureur des Normans délivre-nous, Seigneur!
A furore Normanorum libera nos, Domine!

Les assiégés virent clairement dans les nues les patrons de Paris, saint Germain et sainte Geneviève, qui leur assuraient la victoire; car la lutte mérita de prendre dans le poème du moine bénédictin Abbon la couleur d'une épopée. L'église des Apôtres qui portait déjà le nom de Sainte-Geneviève, ainsi que l'établit un texte de 811, fut rendue à la piété des fidèles; mais l'histoire de ses bâtiments et de ses reconstructions est des plus obscures, et ne permet pas de s'aventurer dans des affirmations; peut-être furent-ils refaits une première fois, deux cents ans après la mort de Clovis; ceux des murs que les Normands avaient laissés debout subsistèrent en partie, puisque l'on reconnaissait des traces d'incendie dans la reconstruction exécutée vers 1177 par l'abbé Étienne, évêque de Tournay. Mais, si l'on s'en rapporte au style même du bâtiment, la réédification définitive, d'après le témoignage le plus irrécusable, celui des pierres elles-mêmes, ne remonterait qu'au XIIIe siècle, et les travaux ultérieurs n'en modifièrent plus les grandes lignes (note A).

Quant au personnel du monastère, la dispersion avait eu des conséquences graves pour la discipline et l'on dut mettre à la place des moines un chapitre de chanoines séculiers. Les origines de la bibliothèque génovéfaine ne sont pas moins obscures que

celle des constructions. On suppose que la maison eut, à une époque voisine de sa fondation, des écoles possédant un certain



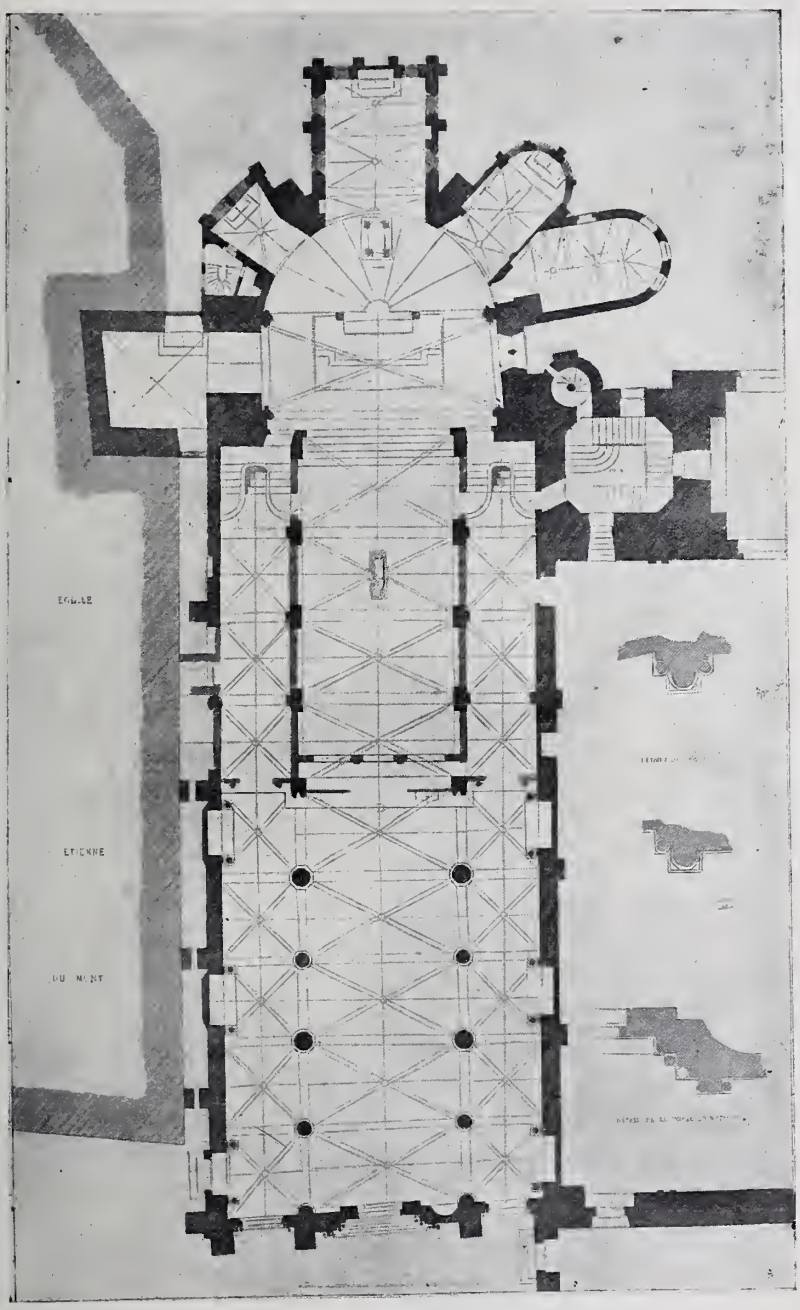
Châsse de sainte Geneviève placée dans le chœur de l'ancienne église Sainte-Geneviève.

nombre de manuscrits, mais c'est seulement vers l'an mille qu'il est question d'écoles génovéfaines dans une chronique d'Anselme de Liège, et rien ne prouve que la maison ait été dès lors un foyer

d'étude bien actif. Du moins, les dons du souverain et des fidèles l'enrichissaient matériellement; le bon roi Robert fut un de ses plus généreux bienfaiteurs; il aurait fait bâtir le cloître, les dortoirs, etc..., mais la chose reste à prouver. L'excès de la prospérité, comme l'excès du malheur, est une source de désordre. L'indiscipline s'introduisit une seconde fois à Sainte-Geneviève qui était sur la pente de la décadence le jour où une aventure racontée par Mézeray et digne de fournir, comme le lutrin de la Sainte-Chapelle, matière à une épopée héroï-comique, attira l'attention sur la mauvaise tenue et le mauvais esprit du cloître et en fit décider la réforme (1147). Le pape Eugène III venait d'y officier; le roi Louis VII, invité à la cérémonie, avait offert une riche étoffe pour draper le prie-Dieu du Saint-Père; pendant que le pontife se déshabillait dans la sacristie, ses gens voulurent mettre la main sur le tapis, mais les chanoines le leur disputèrent et cela si âprement que, au milieu de la bagarre, le prince, qui avait voulu intervenir, reçut quelques coups; il y aurait eu même des officiers du pape mortellement blessés. Avant de dire quelles furent pour les coupables les conséquences de cette mêlée, n'oublions pas de rappeler que, d'après les vieux historiens de Paris, le pape avait fait son entrée dans l'abbaye par une porte spécialement ouverte pour cette circonstance, mais lorsqu'ils confondent cette porte avec une porte dite papale, pratiquée dans l'enceinte de Paris et d'ailleurs condamnée, ils oublient que la ville ne fut fortifiée sur ce point que sous le règne suivant (1). Faut-il considérer comme plus authentique l'anecdote de la « semaine aux deux jeudis »? Rien ne s'y oppose (voir Brice, *Description de Paris,* II, p. 21). Eugène III ayant annoncé son entrée pour un jeudi, se serait vu contraint par une pluie torrentielle de remettre la solennité au lendemain, mais, pour que la joie des Parisiens fût sans mélange, il décréta, en sa qualité de souverain pontife, que le vendredi serait un second jeudi et, par conséquent, jour gras.

Louis le Jeune était à la veille de partir pour la Croisade, mais il laissa des ordres à Suger et celui-ci tira de Saint-Victor douze

(1) Saint-Germain des Prés avait aussi sa porte papale; ce monastère n'étant pas compris dans l'enceinte de Paris, s'était entouré d'un mur crénelé et d'un fossé.



Abbaye de Sainte-Geneviève. — Plan de l'église. (*Statistique monumentale de Paris*, par A. Lenoir.)

chanoines réguliers pour remplacer le chapitre séculier et chargea le prieur de Saint-Victor, Eudes ou Odo, d'introduire à Sainte-Geneviève les institutions des Victorins. Mais, les anciens chanoines refusant de céder la place, Suger, pour les amener à composition, les menaça de leur couper les pieds et les mains et de leur crever les yeux s'ils ne se soumettaient point; ils cessèrent d'insulter les nouveaux venus. Eugène III combla le monastère de faveurs; la maison ne releva plus que du pape et fut soustraite à la juridiction du primat, à celle du métropolitain et de l'évêque; l'abbé serait élu par les religieux et choisi parmi eux; jamais l'Abbaye ne pourrait tomber en commende, c'est-à-dire être confiée, sur l'ordre du Roi, à un laïque ou à un ecclésiastique séculier. C'étaient là des privilèges exceptionnels, accordés en France à un très petit nombre d'Abbayes, telles que Saint-Denis, Saint-Germain des Prés, Cîteaux, Cluny, Fontevrault, etc. (note B). Plusieurs successeurs d'Eugène III confirmèrent ces droits, quelques-uns même déclarèrent qu'à l'avenir aucun changement ne pourrait être introduit dans les statuts de la maison. Grégoire IX accorda au septième abbé, Herbert, et à ses successeurs le droit de porter la mitre, la crosse et l'anneau pastoral. Eudes reçut le premier le titre d'abbé et, quand il eut rempli sa mission, retourna à Saint-Victor où il devait être enterré. Son successeur fut Jean Aubert, dont le nom a été donné à la place Maubert comprise dans la censive de Sainte-Geneviève et désignée même pour en être le lieu d'exécution; Aubert est devenu par corruption Maubert, mais, au XIIIe siècle, on la désigne encore sous le nom de place Aubert et il n'y a rien de fondé dans la tradition qui fait d'Albert le Grand (Maître Albert) le parrain de la place, sur laquelle il aurait réuni la foule des étudiants, ses auditeurs.

Les Victorins ne manquèrent pas d'introduire dans Sainte-Geneviève leurs écoles, surtout écoles de copistes; dès le XIIIe siècle, on y comptait déjà deux cents ouvrages manuscrits, dont aucun malheureusement ne survécut aux luttes du XVIe siècle. L'abbaye prit une position prépondérante dans l'Université; jusqu'au jour où le pape institua la charge de recteur, le chancelier de Sainte-Geneviève en faisait les fonctions et avec le chancelier de Notre-

Dame conférait le droit d'enseigner, choisissait les examinateurs au grade de maître ès arts et exigeait d'eux le serment de ne présenter pour recevoir le bonnet que les candidats méritants.

Conservateur des privilèges apostoliques, l'abbé avait une délégation du Saint-Siège pour connaître et juger de toutes causes tant ecclésiastiques que civiles et profanes entre gens d'église. Sa « chambre apostolique » eut longtemps grande autorité, les appels de ses sentences ressortissaient immédiatement au Saint-Siège. Nombre d'ordres religieux, d'églises cathédrales et collégiales, de prieurés, d'abbayes, de collèges et d'hôpitaux étaient ses justiciables. Ses monitoires étaient redoutés, car celui qui refusait d'y obtempérer devait, disait-on, mourir dans l'année, ou tout au moins, perdre la santé (voir Le Maire).

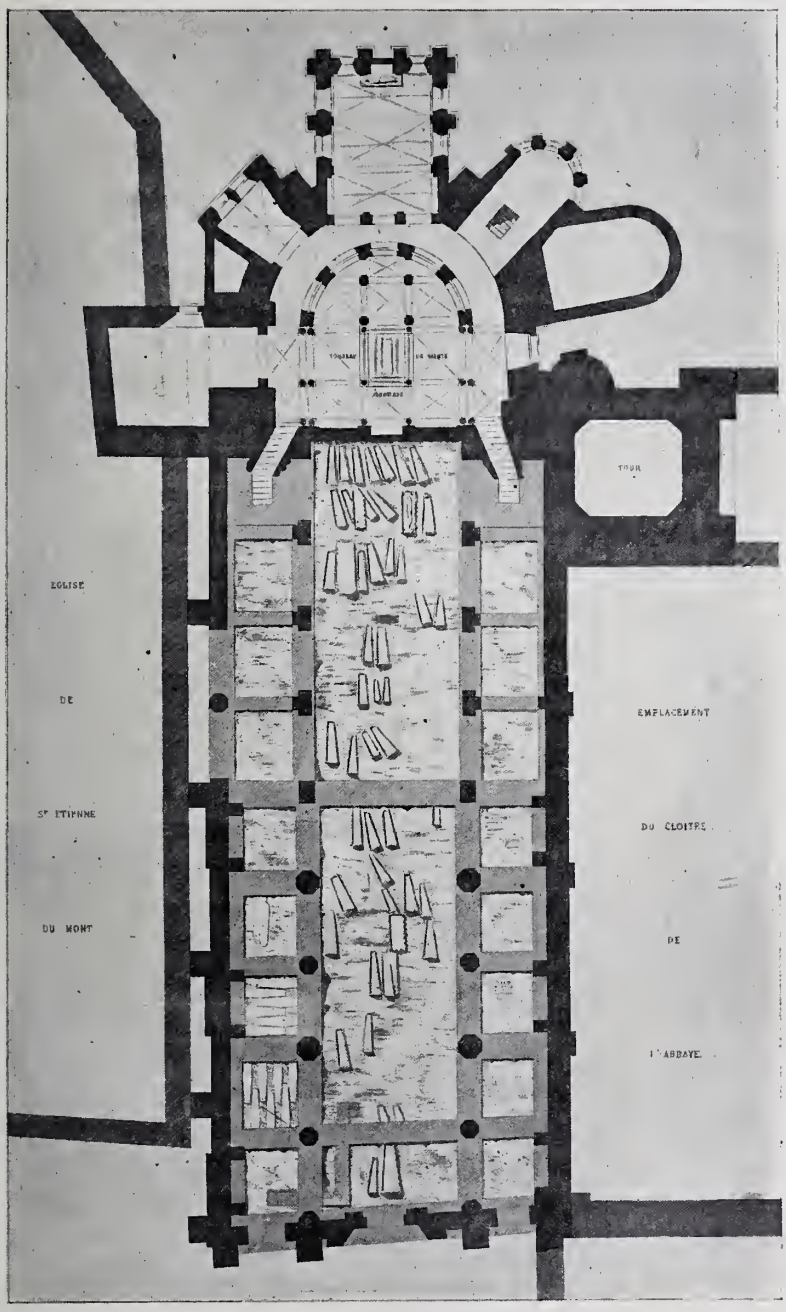
La construction du mur de Philippe-Auguste qui, sur la rive gauche, coûta douze ans de travail (1208-1220) et compléta l'embastillement de la capitale, fut un immense avantage pour l'abbaye qui se trouva, pour sa sécurité, comprise dans la fortification et vit ses terrains vagues et ses clos naguère en culture se couvrir de constructions et devenir des quartiers populeux; l'abbé compta cinquante-quatre rues soumises à sa censive. Il fallut une église suffisante pour les habitants. La crypte, placée d'abord sous l'invocation de la Vierge, ensuite sous celle de saint Jean-Baptiste (Saint-Jean du Mont pour le peuple), avait tenu lieu d'église paroissiale aux gens du Bourg aussi longtemps qu'elle n'avait dû pourvoir qu'aux besoins spirituels des serviteurs et des ouvriers occupés par le couvent, mais, avec l'afflux de la population, une église distincte devint indispensable : Saint-Étienne du Mont fut fondé, vers 1221, à côté de l'abbatiale, simple chapelle d'abord, et si complètement subordonné à sa voisine qu'il n'avait aucune communication avec l'extérieur et que l'on y pénétrait uniquement par une porte donnant sur le chœur de la basilique. Cette servitude durera plusieurs siècles; il faudra, pour affranchir Saint-Étienne, l'érection d'une nouvelle église, le Saint-Étienne du Mont d'aujourd'hui (de 1517 à 1524), le terrain lui sera terriblement marchandé et le droit d'avoir une flèche et un clocher lui sera encore plus disputé. L'indépendance ne

sera même jamais complète, tant que durera l'ancien régime. Les curés ne pouvaient être pris que parmi les Génovéfains (1); aussi restèrent-ils fidèles à l'esprit de la congrégation; plusieurs d'entre eux prétendirent même participer aux privilèges du monastère pour se soustraire au contrôle épiscopal, comme ne relevant que de Rome. D'autre part, la paroisse savait bien protester contre l'abbé lorsqu'il se prévalait du passé pour revendiquer des droits ou des honneurs indus. Deux processions, par exemple, amenèrent quelques scènes des plus vives (Notice de l'abbé Faudet).

Mais ce ne seront là que les misères des siècles heureux, tandis que la Guerre de Cent Ans fit peser sur la France et sur Paris tous les maux de l'invasion étrangère et de la guerre civile. Sainte-Geneviève, s'associant aux passions de cette triste époque, se prononça contre les Armagnacs et prit parti pour les Bourguignons; le fameux Caboche, qui terrorisa la ville, était le fils d'un boucher, titulaire d'un étal dans la boucherie abbatiale de la Montagne et, par conséquent, l'un des clients de l'abbaye. Un autre boucher, Le Goix, étant revenu mourir à Paris d'une blessure reçue dans une sortie contre les Armagnacs, c'est à Sainte-Geneviève que lui furent faites des funérailles princières auxquelles assista Jean-sans-Peur. Il n'y a que trop lieu de présumer que les Génovéfains ne furent pas mieux disposés pour Jeanne d'Arc que les théologiens de la Sorbonne et le clergé de Paris; leur cœur cependant n'aurait pas dû rester fermé à une héroïne qui avait bien des traits de ressemblance avec leur patronne.

Lorsque Charles VII fit son entrée à Paris, ils se trouvaient terriblement appauvris et ce ne fut pas assez d'une longue période de calme pour rétablir leurs affaires, puisqu'ils n'eurent pas les ressources nécessaires pour restaurer leur église après le désastreux incendie de 1483 qui en détruisit la flèche et la partie supérieure du clocher, atteintes par deux coups de foudre; les flammes enveloppant tout l'édifice et faisant ruisseler de toute part le plomb fondu de la toiture, ce fut miracle si tout ne périt point. Le pape les autorisa à faire des quêtes dans tout le royaume, à vendre

(1) Le dernier curé génovéfain, Charles-Jules Bizet, fut à la tête de la paroisse de 1815 à 1821.



Abbaye de Sainte-Geneviève. — Plan de la crypte. (*Statistique monumentale de Paris*, par A. Lenoir.)

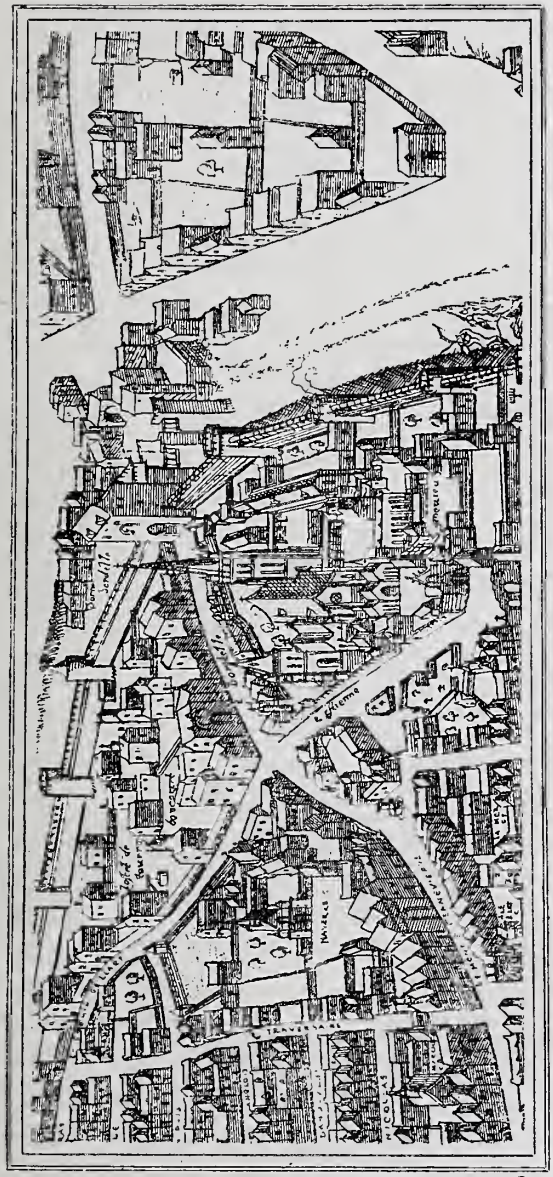
des indulgences à leurs pèlerins. Le Parlement leur concéda une partie des amendes et ce fut seulement grâce à cette assistance que les dégâts purent être réparés.

Les mauvais jours — et certes Paris n'en vit jamais de pires — revinrent au temps des guerres de religion; l'épreuve la plus terrible en fut le siège de la ville par Henri IV, et sans doute les moines de Sainte-Geneviève eurent leur part des dangers, des angoisses, des misères communes; mais le seul épisode qui doive nous occuper ici, parce que seul il a directement trait à l'histoire de leur maison, est la tentative de surprise que, pendant la nuit du 10 au 11 septembre 1590, le Béarnais dirigea contre la partie du rempart qui couvrait leur monastère, ou qui se trouvait dans son voisinage immédiat. Après ce coup désespéré, Henri IV se décida à lever définitivement le blocus. Il est fait mention de cette alerte dans plusieurs journaux et mémoires du temps (1); nous emprunterons le récit anonyme édité pour la première fois par M. A. Dufour dans les *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris* (t. VII, p. 265, année 1881).

« ... Sur les deux heures après minuict, l'alarme redoubla en « l'Université, attendu qu'on avait découvert les ennemis che- « minants le long de la rivière, approchans de Sainct Victor et « Sainct Marceau, et environ les quatre heures peu avant le jour, « furent apperceuz à la lueur des flambeaux de paille allumez « et jettez dedans le fossé, d'entre la porte Sainct Jacques et « Sainct Marceau, au-dessus de la tour apellée Papalle, pour au- « tant qu'antiennement les papes et légats venans à Paris, fai- « saient leur entrée par icelle, derrière et à costé du grand jardin « de l'abbaye Saincte Geneviefe, nombre d'hommes armez, ayans « planté sept ou huict eschelles, le long du mur de la ville et « deux jà montez sur la courtine prestz à descendre, avec aultre « eschelle portée par eux, pour poser dedans la ville, entre la « dicte courtine et le mur, dont ils furent empeschez et repoul- « sez à coups de picques et halebardes par quatre jésuites et deux « ou trois bourgeois de la ville, entr'aultres Nicolas Nivelle, li-

(1) Pierre de l'Estoile : Journal de Henri III et Henri IV. Relation de l'Italien Pigafetta. Henri IV parle de cette affaire (Lettres missives).

« braire, et ung escossois, advocat en la Cour de Parlement,



Plan dit de Ducerceau, vers 1560

Abbaye de Sainte-Geneviève. (Plan de Ducerceau, 1560).

Fac-simile héliographique

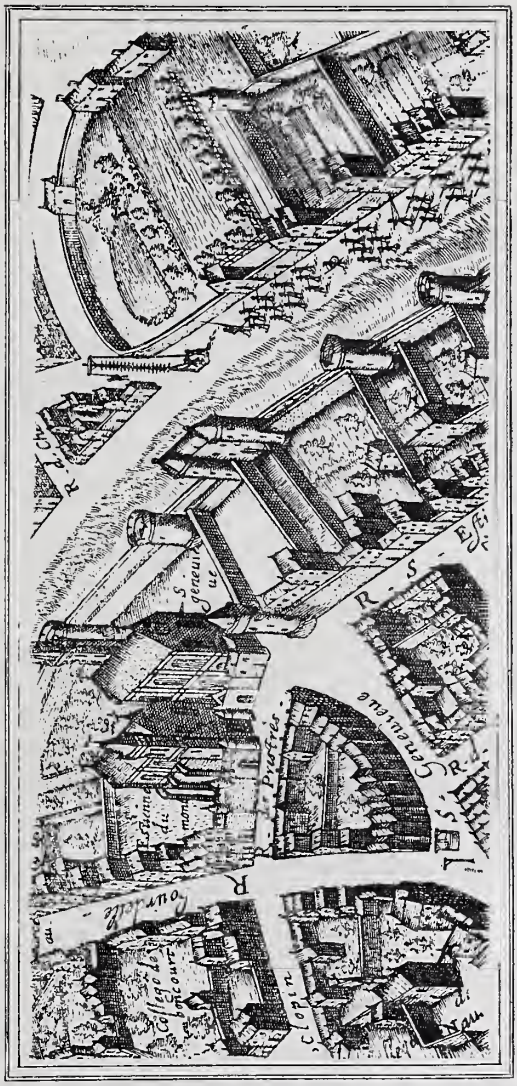
« nommé Guillaume Balden, qui se rencontrèrent sur le lieu lors
« despourveu d'aultres gardes, s'estans retirées après la seconde

« alarme et les dictz deux hommes qui estoient montez au dessus « du mur, armez de toutes pièces, renversez dedans le fossé, « attainctz l'un d'un picque dedans la gorge, et l'aultre la main « couppée, furent recueilliz par les aultres estans au dit fossé, « qui les emportèrent et ce qu'ilz peurent d'eschelles, n'en ayans « laissé que cinq ou six dedans le fossé, qui furent apportées « dedans la Ville, l'une au collège des Jésuites, l'aultre au logis « du sieur Violle d'Andresel (1)..... »

Comme on le voit, pas un Génovéfain ne se montra dans cette matinée, et peut-être le succès de cette escalade ne les eût-il pas grandement peinés. Aucun témoignage ne permet, en effet, de les ranger parmi les fougueux zélateurs de la Ligue; s'ils prirent part à la fameuse procession de 1590, ce ne fut probablement que par contrainte et comme simples comparses. Ils n'étaient pas en contact de chaque jour avec les masses populaires, comme l'étaient les moines mendiants, les prédicateurs et les clergés paroissiaux, et n'en partageaient pas les passions. Le Journal de l'Estoile ne les mentionne pas dans le défilé et la *Ménippée* ne les fait pas figurer parmi les soldats de « l'Église militante »; n'oublions pas surtout de dire que le père Le Foulon, ancien chancelier de l'Université, devenu abbé en 1557, s'entremit courageusement pour amener les Parisiens à faire leur soumission à Henri IV; il mourut en 1607, fort aimé, fort honoré, ainsi que le témoigne son épitaphe (page 44), mais eut-il la main assez ferme pour rétablir la discipline qui s'était singulièrement relâchée sous l'influence démoralisatrice de la guerre civile et religieuse? Après lui, son ami le Père de Brichanteau laissa le désordre s'aggraver encore, et comme pour mainte autre communauté, la réforme de l'abbaye fut jugée nécessaire et Louis XIII en chargea le cardinal de La Rochefoucauld (note C), évêque de Senlis, grand aumônier de France, etc.; le prélat grand seigneur fut nommé, en dépit des anciens privilèges, abbé commendataire, quoiqu'il ne fût pas de la maison, et quoique Sainte-Geneviève ne dût jamais être donnée en commende; il est vrai qu'aussitôt sa tâche remplie, il renonça

(1) Vient ensuite une description de ces échelles, intéressante en ce qu'elle indique la hauteur des remparts qui, sur ce point, auraient eu environ neuf mètres.

à son titre et remit en vigueur l'ancien mode d'élection. Il se proposa comme but de rétablir dans toute sa pureté la règle de Saint Augustin et commença par disperser dans d'autres communautés les religieux réfractaires; comme il avait été fait jadis, il les remplaça par des chanoines de la congrégation de Saint-Victor, à laquelle il rattacha Sainte - Geneviève (1624-1625). Celle-ci ne reconnaissant d'autre chef spirituel que le pape, la sanction pontificale était nécessaire; elle fut accordée en 1634. L'élection était triennale, mai l'abbé sortant pouvait être maintenu par une réélection. L'abbaye devenue un modèle de régularité, dit Le Maire, dans son « *Paris ancien et nouveau* » (1685), fut désignée comme chef-lieu de l'ordre de Sainte-Geneviève, qui compta en France 900 maisons, eut la nomination à plus de 500 cures, et ses religieux prirent le



L'Estrapade. (Plan de Vassalieu, 1609).

nom de *chanoines réguliers de la Congrégation de France.*

Les cures qui dépendaient de Sainte-Geneviève furent pourvues par les abbés d'ecclésiastiques irréprochables et dont ils exigeaient, entre autres conditions, l'engagement de garder le silence à l'église et à table, de ne point sortir et de ne point s'arrêter dans les rues et les places publiques sans raison légitime (Histoire manuscrite du père du Molinet, citée par le *Magasin Pittoresque*).

Sous le règne de Louis XIV, les puissants abbés durent, bon gré mal gré, se résigner à l'atteinte que portait à leurs droits féodaux la réunion au Châtelet des vingt-deux justices seigneuriales et ecclésiastiques de Paris. Ils n'eurent plus dans la ville ni baillis, ni prisons, ni exécuteurs des hautes, moyennes et basses œuvres; leurs huit fourches patibulaires disparurent; ils cessèrent de faire brûler, rompre, pendre dans la partie des quartiers de l'Université et de Saint-Marcel qui relevait de leur censive. Le morcellement de la ville où tant d'enclaves étaient, pour l'autorité du Prévôt de Paris, des terres d'exception devant lesquelles expirait l'autorité royale, portait trop de préjudice au bon ordre pour que le gouvernement continuât de tolérer le partage entre plusieurs mains des pouvoirs judiciaires et des attributions de la police (1674) (note D).

Une mesure accueillie sans doute beaucoup mieux à Sainte-Geneviève fut la destruction de la courtine et des tours qui projetaient leur ombre sur le jardin du monastère (1690). Du moins on peut reconnaître comme un écho de la joie ressentie par les religieux dans la *Lutetia Renovata,* adressée au prévôt des marchands, Le Peletier, et aux échevins de la Ville, par le poète latin Santeul, chanoine de Saint-Victor : grâce à ses édiles, la capitale va devenir une ville vraiment royale; elle n'est, il est vrai, pour le moment, qu'un vaste chantier de démolition, mais quelle joie de voir tomber dans la poussière ces remparts, *ces tours indignes de la Ville, indignes du monarque;* pour les démolisseurs occupés à *briser ces portes antiques,* à *faire tomber ces restes de murs poudreux,* le poète n'éprouve aucune des indignations que ne leur ménageraient pas de nos jours les amis du vieux Paris (Note E). Mais ses frères génovéfains rentrent en possession de tout le

terrain que Philippe-Auguste leur avait emprunté, c'est-à-dire l'emplacement du fossé et de la fortification, dont ils vont employer les pierres à s'enclore d'un mur qui longera l'estrapade et leur laissera pour gain une large bande de terrain, où planter comme agrément de leurs jardins plusieurs rangées de grands arbres, aujourd'hui disparus. Le voisinage immédiat de l'estrapade ne les préoccupe guère et la réalité de ce supplice les laisse sans doute aussi froids que le sont aujourd'hui les Parisiens lorsqu'ils en prononcent ou en entendent prononcer le nom vide de sens pour la majorité d'entre eux (note E).

Santeul était leur poète attitré; c'est lui qui, après la procession de la châsse de sainte Geneviève, en 1694, fut chargé de versifier l'inscription latine du tableau offert en ex-voto par les autorités de l'Hôtel de Ville, pour remercier la sainte de ce que, à la suite de cette solennité, une sècheresse inquiétante pour les récoltes eût pris fin subitement. Le poète avait lui-même fait partie du cortège, mais son ami Largillière, au lieu de le représenter sous la robe blanche des victorins, l'avait habillé de noir; il exhala sa colère en distiques indignés; lui-même ne s'était pas reconnu sous ce costume! Pour toute consolation, il lui reste l'espoir que, vu la candeur de son âme, la patronne de Paris fera un second miracle, et que, par son intercession, de corneille il redeviendra colombe.

Mais, sur le Mont Latin qui, dans l'épitaphe de Descartes, est nommé le point culminant de la ville et des arts, la muse ne prodigue pas encore ses sourires aux poètes français; elle se réserve sans doute pour le siècle des Casimir Delavigne et des Alfred de Musset (note F). Corneille lui-même n'y trouva que de médiocres inspirations, lorsqu'il traduisit en vers les hymnes latines de Sainte-Geneviève, travail qu'il entreprit sans doute à la sollicitation de l'abbé coadjuteur, le Père Boulart. Il entretenait de très cordiales relations avec cet excellent religieux, ainsi qu'en font foi quatre lettres de sa main (1651-52) trouvées par M. Faugère parmi les manuscrits de la bibliothèque, publiées par M. Célestin Port et reproduites dans le Corneille de M. Marty-Laveaux (IX, 613). Le poète, occupé à traduire l'Imitation, recourait à l'é-

rudition de l'ecclésiastique, lui empruntait des livres, recevait de lui des tailles-douces destinées à l'illustration de son volume, et faisait grand cas de ses lumières et de son goût. Il n'est pas sans intérêt de rappeler ici que l'auteur du *Cid* fréquentait la maison qui s'est honorée quelque temps de porter son nom.

A la même époque, Racine a également sa page dans l'histoire de Sainte-Geneviève, et une page décisive pour son avenir. Trois de ses oncles maternels appartenaient à la congrégation : Antoine, Charles et Jacques Sconin. Antoine, « fort sage, fort habile, peu moine et grand théologien », dit Racine, avait même été, en 1650, élu abbé triennal et supérieur général de la congrégation et avait fait grande figure dans la procession du 12 juin 1652, à l'occasion de laquelle il avait su, à l'encontre de l'archevêque, maintenir sa prérogative abbatiale. Charles et Jacques qui, d'après leur neveu, n'étaient que des rustres, ne lui témoignèrent que de l'indifférence et peut-être même de l'hostilité. Antoine, « le seul de la famille (le seul de la communauté, dit Louis Racine) qui eût l'âme tendre et généreuse », se montra vraiment paternel pour le fils de sa sœur. Comme il s'était fait des ennemis par suite de son zèle pour la régularité, il n'obtint pas sa réélection en 1653 et même fut envoyé à Uzès en qualité de vicaire général et official, c'est-à-dire chargé du contentieux à l'évêché, et, de plus, prieur de Saint-Maximin, ce qui était un exil déguisé sous des formes honorables. Il y résidait depuis huit ans lorsque Racine, alors âgé de vingt-deux ans, vint auprès de lui, sur les instances de sa famille, qui comptait que l'oncle le pourvoirait d'un bénéfice et le pousserait dans l'Église (1661). Mais le grand vicaire, en butte à toutes sortes de tracasseries et de chicanes, et qui ne réconcilia l'évêque avec les Génovéfains, créanciers du diocèse, qu'en leur cédant la nomination aux bénéfices vacants, ne put disposer de rien en faveur de son neveu; désolé, il se proposait de résigner pour lui son prieuré, mais il fallait que le jeune homme eût vingt-cinq ans et consentît à recevoir la prêtrise; sa vocation n'étant pas assez solide pour l'y décider, il préféra reprendre la route de Paris. La responsabilité de cette désertion retombait donc en partie sur les « *moines* », sans lesquels

il eût peut-être été amené à prendre des engagements qui lui eussent fermé la carrière poétique (voir sa correspondance et sa biographie dans l'édition Hachette).

C'est quelques années plus tard que les restes de Descartes, mort en 1650, furent rapportés en France et enterrés à Sainte-Geneviève. M. Larroumet, dans un discours très applaudi à la distribution des prix du 5 août 1884, rappelait cette translation en ces termes : « A peine si, de loin en loin, quelques événements met-
« tent un peu de variété dans la douce monotonie de leur exis-
« tence (celle des religieux). Le plus saillant de tous les honore
« et je n'aurai garde de le passer sous silence. Le 25 juin 1667,
« les restes de Descartes, rapportés de Stockholm, étaient pré-
« sentés aux portes de leur église. Le cercueil du père de la phi-
« losophie moderne n'eût peut-être pas trouvé dans toutes les
« communautés de Paris l'accueil qu'il reçut à Sainte-Geneviève.
« En bien des endroits on gardait rancune à celui qui avait
« émancipé la raison : l'on voyait presque un hérétique dans

Ce mortel dont on eût fait un dieu
Chez les païens.

« Ici, au contraire, suivi de tout son chapitre, l'abbé voulut
« recevoir le corps du grand exilé ; après un service solennel, il
« le fit inhumer près de la châsse de sainte Geneviève, et maître
« Pierre Lallemant, chancelier de l'abbaye, montait en chaire pour
« prononcer l'oraison funèbre, lorsqu'un ordre de Versailles vint
« lui fermer la bouche. Ce jour-là, mes chers amis, l'abbé de
« Sainte-Geneviève fut mieux inspiré que le roi de France et paya
« la dette de notre pays envers un de ses plus nobles enfants (1). »

Une page charmante de ce même discours fait de la vénérable maison une sorte d'abbaye de Thélème avec la piété en plus : « Les Génovéfains s'y promènent en robe blanche, tranquilles,
« heureux. Leur existence n'est pas un labeur acharné comme
« celle des Bénédictins ; ils n'ont pas juré, comme les Francis-
« cains, renoncement absolu aux biens de ce monde ; ils laissent

(1) Le cœur de Jacques Rohault, le célèbre disciple de Descartes, mort en 1675, fut également déposé à Sainte-Geneviève où l'on voyait son épitaphe à côté de celle de son maître (p. 53).

« aux Jésuites la direction des consciences mondaines; à Port-
« Royal — pour lequel, cependant, ils eurent toujours une sym-
« pathie secrète — l'émulation du stoïcisme; aux chanoines de
« la Sainte-Chapelle les querelles héroï-comiques. Ils se conten-
« tent de méditer et de prier. On les entoure de considération;
« leur abbé est un haut dignitaire de l'Église; eux-mêmes « illus-
« tres en naissance, doctrine et piété », sont de bon conseil et
« d'agréable commerce; aussi entretiennent-ils de nombreuses
« relations avec le clergé séculier, les parlementaires, la société
« polie, les lettrés. »

Mais, aux yeux de la postérité, leur titre durable est la formation de leur bibliothèque, dont ils firent la première de France après celle du Roi. Le cardinal de La Rochefoucauld avait mis les religieux de 1624 dans un grand embarras lorsque, pressés par lui de le conduire à leur bibliothèque, ils durent avouer qu'ils n'en avaient plus. Ce qui avait échappé au pillage venait d'être vendu à la livre par un chanoine borné et incapable, à qui Benjamin de Brichanteau, nommé évêque de Laon, avait laissé, vers 1612, le gouvernement de la maison. Ce triste remplaçant avait cru faire un coup de maître en se procurant à ce prix des livres de chant. Le cardinal tira de sa propre bibliothèque et mit à la disposition des chanoines six cents volumes environ, qui constituèrent un premier fonds et furent un encouragement à des acquisitions nouvelles, un appel à la générosité des donateurs. On ne donne qu'aux riches et les religieux se mirent en mesure de l'être. La Rochefoucauld, le premier, compléta son bienfait en instituant les chanoines légataires du reste de ses livres, de ses tableaux, de ses reliquaires; seulement un codicille réserva les manuscrits aux Jésuites du Collège de Clermont (Louis-le-Grand). Mais le meilleur don qu'il avait pu faire à la bibliothèque avait été de mettre à sa tête, vers 1634, le Père Fronteau, bibliophile passionné, qui eut le mérite de la première organisation et conserva sa fonction jusqu'en 1661; disgracié comme janséniste, il eut, dans le distingué Père Lallemant, un successeur aussi zélé que lui. Véritables créateurs de la bibliothèque, ces deux Pères avaient réussi à réunir huit mille volumes en quarante ans. Mais

le bibliothécaire hors ligne fut le Père du Molinet (1673). La bibliothèque prit sous lui un tel accroissement que, en 1675, il fallut lui assurer un nouveau local; et dans ce but fut construite une galerie, première amorce d'une magnifique construction. Du Molinet, collectionneur éclairé et d'un goût très sûr, joignit à la bibliothèque un choix d'antiquités et de raretés de toute sorte, vases de Chine, pièces d'histoire naturelle, médailles, monnaies, jetons, etc., et c'est à ses acquisitions que dut sa naissance le Cabinet de Curiosités qui devint fameux au siècle suivant (note G).

Douze ans après sa mort, en 1710, la bibliothèque fut presque doublée par la donation de Charles-Maurice Le Tellier, archevêque de Reims, frère de Louvois, qui, redoutant la dispersion très probable après lui d'une collection qu'il n'avait cessé d'accroître pendant cinquante ans, légua à Sainte-Geneviève un ensemble de 16.000 volumes « bien conditionnez », revêtus en partie de reliures en maroquin rouge, frappées sur leur plat aux armes du donateur.

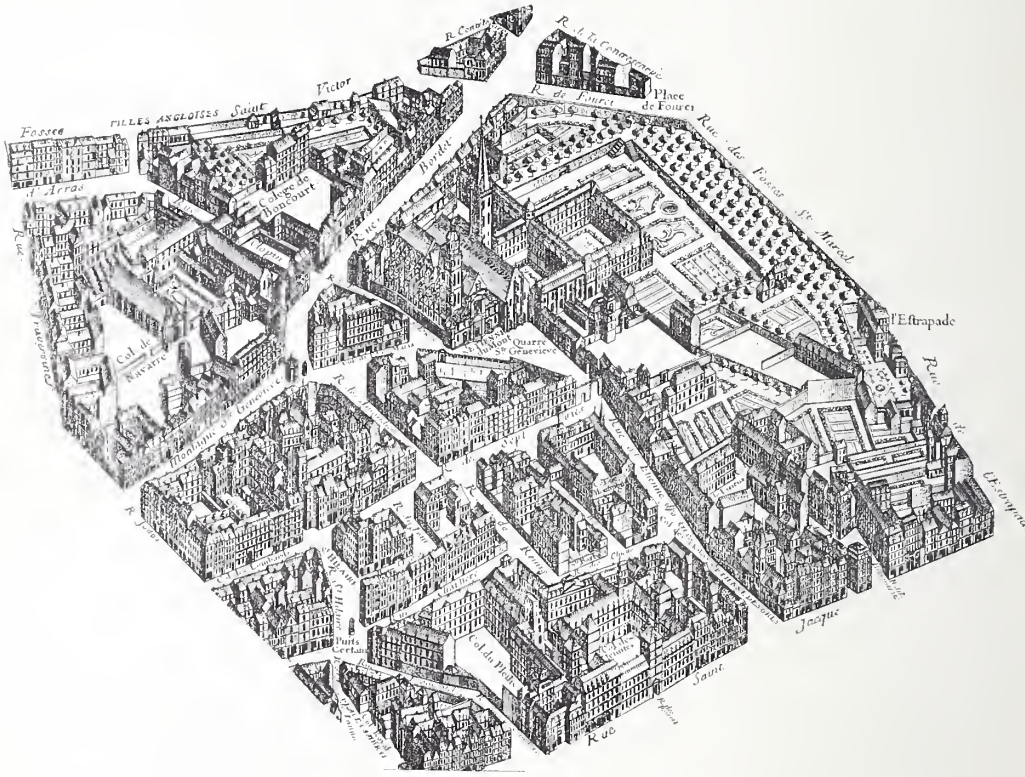
Le buste en marbre de son père, le chancelier, faisait partie du legs et devait être placé dans le même local que les livres. Les religieux reconnaissants commandèrent en outre à Coyzevox le buste en marbre de l'archevêque et étiquetèrent les volumes d'un ex dono qu'ils portent encore.

Ex bibliotheca
quam 1600 Voll. constantem huic abbatiae S. Genovefae Paris.
Testamento legavit
Car. Maurit. Le Tellier Archiep. Remensis. Obiit anno 1710.

Par suite de cet héritage, le local dut être agrandi et le travail, commencé en 1726, fut achevé en 1733. (Voir au ch. II, p. 29.)

La première pierre de ces nouvelles constructions fut posée par un prince du sang, qui fit un trop long séjour dans la Clôture de Sainte-Geneviève pour que son nom ne soit pas rattaché à l'histoire de la maison. Louis d'Orléans, le fils du Régent (1703-1752), ne se sentant aucun goût pour la politique et les choses du monde, persuadé peut-être qu'il avait à racheter par la pénitence

les désordres et l'impiété de son père, de plus, frappé au cœur par la perte de la princesse sa femme, enlevée à sa tendresse après deux ans de mariage (1726), se jeta dans les pratiques outrées de la haute dévotion janséniste et, après des retraites répétées dans l'abbaye, finit par s'y installer à demeure; il s'y


Place de Fourcy
Rue des Fossés St Marcel
l'Estrapade
Rue
Jacques
Saint
Rue
Rue Bordet
Collège de Bonlourt
Col. de Navarre
Fossés
Rue d'Arras
Rue
Rue
Rue

était bon; seules les productions purement littéraires lui paraissaient trop frivoles pour mériter aucun intérêt; afin de mieux interpréter les écritures, il se mit au grec, au latin, à l'hébreu, au chaldaïque; il en résulta un monceau de manuscrits que, par une heureuse inspiration de son humilité, il refusa de livrer à l'impression. A un tel régime le cerveau le mieux équilibré n'aurait pas résisté. Du moins, son cœur, toujours le même, fut vraiment admirable; de l'ermitage princier où il vivait comme un indigent, ses bienfaits se répandaient sous toutes les formes; il y consacrait à peu près exclusivement les dix-huit cent mille livres de revenu qu'il s'était réservées; il légua au cabinet de Sainte-Geneviève ses meubles, sa belle collection de pierres gravées et de médailles. Suivant M. Franklin, le fils du prince revendiqua les médailles et les pierres gravées qui déjà avaient été classées; cependant on les trouve encore indiquées dans le *Voyage pittoresque* de d'Argenville (1780), dans l'*Almanach du voyageur à Paris* de Thierry (an 1783) et ailleurs. La bibliothèque était déjà publique de fait, sinon de droit : elle s'ouvrait trois jours par semaine, de 2 heures à 5 heures. Le cabinet avait ses deux jours d'entrée. En hiver, les galeries, dont les procédés de chauffage alors usités n'auraient pu dégourdir l'air, étaient remplacées par un salon de lecture muni d'un énorme poêle. La maison posséda même un petit observatoire que l'un des bibliothécaires, le Père Pingré, installa sur la toiture (note G).

La bibliothèque devait survivre au monastère; en 1790, les bâtiments en furent déclarés propriété nationale et l'abbaye fut supprimée. Le dernier abbé, Claude Rousselet, supérieur général de la Congrégation de France, dut, comme dernier acte de son administration, présenter, par l'intermédiaire de ses procureurs, un relevé des revenus de l'ordre (3 mars 1790). Les recettes montaient à la somme de 110.157 livres, 2 sous, 8 deniers; les charges à celle de 53.337 l., 5 sous, 9 deniers (voir Victor Chauvin). Les finances de la congrégation étaient donc prospères, mais elle eût bien vite épuisé ses économies si elle avait dû entreprendre à ses frais la nouvelle Sainte-Geneviève, celle de l'architecte Soufflot. Elle avait eu recours à Louis XV dont la guérison, en 1746, avait

été obtenue après une procession de la châsse, et qui, pour satisfaire les religieux, avait, à défaut d'autres ressources, décidé que le prix des billets de loterie serait porté de vingt sous à vingt-quatre. Grâce à cette surtaxe, 400.000 livres avaient été versées chaque année dans la caisse de l'église. Les travaux furent inaugurés en 1757, mais Soufflot mourut sans voir son œuvre achevée (1781) et fut enterré dans la vieille basilique, en attendant qu'il pût être placé dans le chœur de son temple. Louis XV avait posé la première pierre du dôme le 6 septembre 1764 et, à la grande joie des religieux, passé une heure dans leur cabinet des médailles et des curiosités, mais sainte Geneviève ne fit plus de miracles pour lui et, lors de sa dernière maladie, une nouvelle procession descendit en vain la Montagne.

L'inventaire de la bibliothèque dut également être présenté aux autorités chargées de la liquidation : le chiffre des manuscrits s'éleva à 2.013 volumes, celui des imprimés à 58.107, en tout 60.120 volumes, auxquels s'en ajoutèrent 20.000 provenant de divers dépôts. Elle fut déclarée publique de plein droit et plus largement ouverte. Même aux jours de tourmente révolutionnaire, le service ne paraît pas en avoir été sérieusement interrompu : elle n'avait fait que changer de maîtres et de nom ; elle s'appela bibliothèque du Panthéon jusqu'à la fin de l'Empire. Seulement, pendant cette période, elle perdit toute une partie de ses collections. En l'an V, l'archéologue Millin réunit le cabinet du Panthéon à celui de la Bibliothèque Nationale ; on a dit qu'en cela il n'avait tenu compte que de ses convenances, parce qu'il professait dans le cabinet de la rue Richelieu, mais le vrai motif qui décida la commission exécutive de l'Instruction publique à ne laisser sur la rive gauche que les livres et les manuscrits, fut l'insécurité du cabinet de Sainte-Geneviève, si mal gardé, faute de personnel, depuis l'éloignement des religieux, qu'en 1792 des voleurs avaient pu s'y introduire et essayer de s'emparer des médailles. Cette mesure enrichit la collection du Palais Mazarin de plus de sept mille médailles romaines, de dix mille médailles modernes, de sceaux et de jetons (voir Marion du Mersan, *Hist. du Cabinet des Médailles*, 1838).

La bibliothèque du Panthéon eut, du moins, depuis le 6 mai 1797 jusqu'en 1804 un bibliothécaire digne des anciens, Daunou, qui lui consacra sept années de labeur et, chargé d'une mission en Italie, revint de son voyage les mains pleines.

Les autres locaux de l'abbaye étaient cependant restés à peu près sans emploi; en 1792, l'église avait été passagèrement Temple de la Raison; on tint aussi dans diverses salles des assemblées populaires; en 1796, les partisans de Babeuf y ouvrirent, pour le voir bientôt fermer par l'ordre du Directoire, un club dit du Panthéon. Mais des voisins plus menaçants pour la bibliothèque furent les élèves de l'Université (1804). L'administration universitaire fut d'abord contente de son lot, puis elle fit entendre des plaintes et des récriminations et enfin réclama la maison tout entière. L'on verra dans le chapitre suivant comment elle réussit à déloger les livres et fut même si pressée que la bibliothèque dut s'accommoder d'un local de rencontre, en attendant qu'on lui bâtît un logis convenable. Au moyen âge, les religieux, qu'importunait le bruit de leurs écoles, ne conservant dans l'intérieur de leur cloître que leurs classes de novices (1180), n'avaient plus admis que dans une école extérieure leurs étudiants du dehors et encore le moine chargé de les diriger n'avait-il eu rien de plus pressé que de s'en débarrasser au profit du Collège de Montaigu. Montaigu, encore une fois, bénéficia du voisinage; il fut, avant de disparaître, appelé à l'honneur de porter jusqu'à sa dernière heure le titre de Bibliothèque Sainte-Geneviève (1843-1850). Le Béarnais avait achevé de supplanter la patronne de Paris et le nom même de la sainte disparaissait des lieux qui lui avaient été voués pendant quatorze cents ans.

DEUXIÈME PARTIE

LES BATIMENTS

L'ensemble des constructions religieuses qui constituaient l'abbaye de Sainte-Geneviève, au moment où elle fut déclarée propriété nationale, serait encore complet aujourd'hui et conserverait sa physionomie sans aucun bâtiment disparate, si la démolition de la basilique n'y avait laissé une place pour le passage de la rue Clovis et l'édification d'un corps de logis sans couleur et sans caractère, la façade moderne du Lycée. Il est vrai que, dès le milieu du XVIIIe siècle, l'ancienne église des Apôtres était condamnée à cause de sa vétusté; les Génovéfains l'avaient jugée indigne d'abriter plus longtemps la châsse de leur patronne et le temple élevé par Soufflot était prêt à recevoir les reliques sous son dôme lorsque la Révolution éclata.

Sainte-Geneviève du Mont et Saint-Étienne du Mont n'étaient séparés que par un étroit couloir et même leurs fronts se rejoignaient; leurs chevets orientés suivant la tradition se dirigeaient vers l'Est et leurs façades jumelles regardaient le couchant; mais celle de l'Abbatiale contrastait par sa simplicité avec celle de Saint-Étienne, si richement ornée par les artistes de la Renaissance : une grande muraille presque nue, surmontée d'un fronton triangulaire avec une médiocre rosace, était percée de trois portes ogivales, dont la médiane était plus haute que ses voisines. L'intérieur lui-même était d'une architecture très simple et qui se rapprochait de celle de Saint-Germain des Prés. La majeure partie du monument avait dû être refaite au XIIIe siècle, mais on y relevait les restes de constructions antérieures; certains chapiteaux du chœur, conservés à l'École des Beaux-Arts, n'ont pu appartenir

qu'à un monument du XIe siècle, celui de l'abbé Étienne. La démolition dura de 1804 à 1807, de sorte qu'il fut loisible aux archéologues de tirer les croquis, de lever les plans qui ont fourni à M. Albert Lenoir les éléments des planches consacrées à cette église dans sa *Statistique monumentale*. On y voit le sol de la crypte fouillé en tout sens, avec des alignements irréguliers de cercueils presque aussi pressés que dans nos fosses communes; cette église souterraine, la plus vaste de Paris, égalait en étendue l'église supérieure, et était un second sanctuaire non moins vénéré. Les alentours eux-mêmes ont été des lieux de sépulture dès l'époque gallo-romaine, et il n'est pas de travaux de terrassement qui n'y mettent à découvert des cercueils de plâtre mérovingiens ou autres; des charrettes pleines d'ossements ont eu maintes fois à vider leur funèbre chargement dans l'ossuaire de Montsouris.

Par bonheur, l'impitoyable alignement n'exigea point le sacrifice de la tour de Clovis placée à droite de la nef. Sans cette tour qui, accouplée à celle de Saint-Étienne, est d'un si heureux effet dans la perspective de la Montagne Sainte-Geneviève, le Lycée Henri IV perdrait une partie de son originalité; il n'aurait plus rien pour le signaler à l'horizon et attester au loin la noblesse de son berceau. La tour est le point de ralliement de tous les souvenirs; on a dit d'elle qu'elle était le Palladium de la maison. Les anciennes estampes nous la montrent surmontée de la flèche quadrangulaire reconstruite vers la fin du XVe siècle et qui, tombée de nouveau au XVIIIe, ne lui sera probablement jamais rendue. Les baies en plein cintre de sa base semblent indiquer l'époque de Philippe Ier. Le premier et le second étage appartiennent au style ogival, le premier est du XIVe siècle, le second, du siècle suivant. Le couronnement, refait après le sinistre de 1483 avec sa balustrade et ses clochetons, est du gothique flamboyant. A l'angle Nord-Est se rattache une tourelle qui contient l'escalier, relié à chacun des étages par un balcon élégamment ajouré. La sonnerie de l'horloge est peut-être la plus harmonieuse de Paris, et l'écho en vibre probablement encore aux oreilles de tous les anciens, pour qui elle a sonné tant d'heures de leur jeunesse. L'horloge elle-même, placée au premier étage, dans l'intérieur de la tour,

est celle dont le duc Louis d'Orléans fit don à l'abbaye (1718) (1). Elle était l'œuvre d'un habile ouvrier, Galande, plus versé dans la pratique de son art que dans celle de l'orthographe, puisque, comme le remarque un article du *Magasin pittoresque,* il écrivait orloge sans h; que devait-ce être pour les mots moins familiers à sa plume? Veuve de son église, comme la tour Saint-Jacques, la tour de Clovis, pour n'avoir pas été illustrée par les découvertes d'un Pascal, n'en a pas moins apporté sa contribution à la science : pendant deux années, Dulong, Ampère, Arago (de grands noms eux aussi) y firent d'importantes expériences sur les diverses pressions des vapeurs d'eau. Comme le dôme de Saint-Marc, à Venise, elle a ses volées de pigeons, pour lesquelles se maintient imprescriptible le droit d'asile reconnu jadis à l'hospitalière demeure.

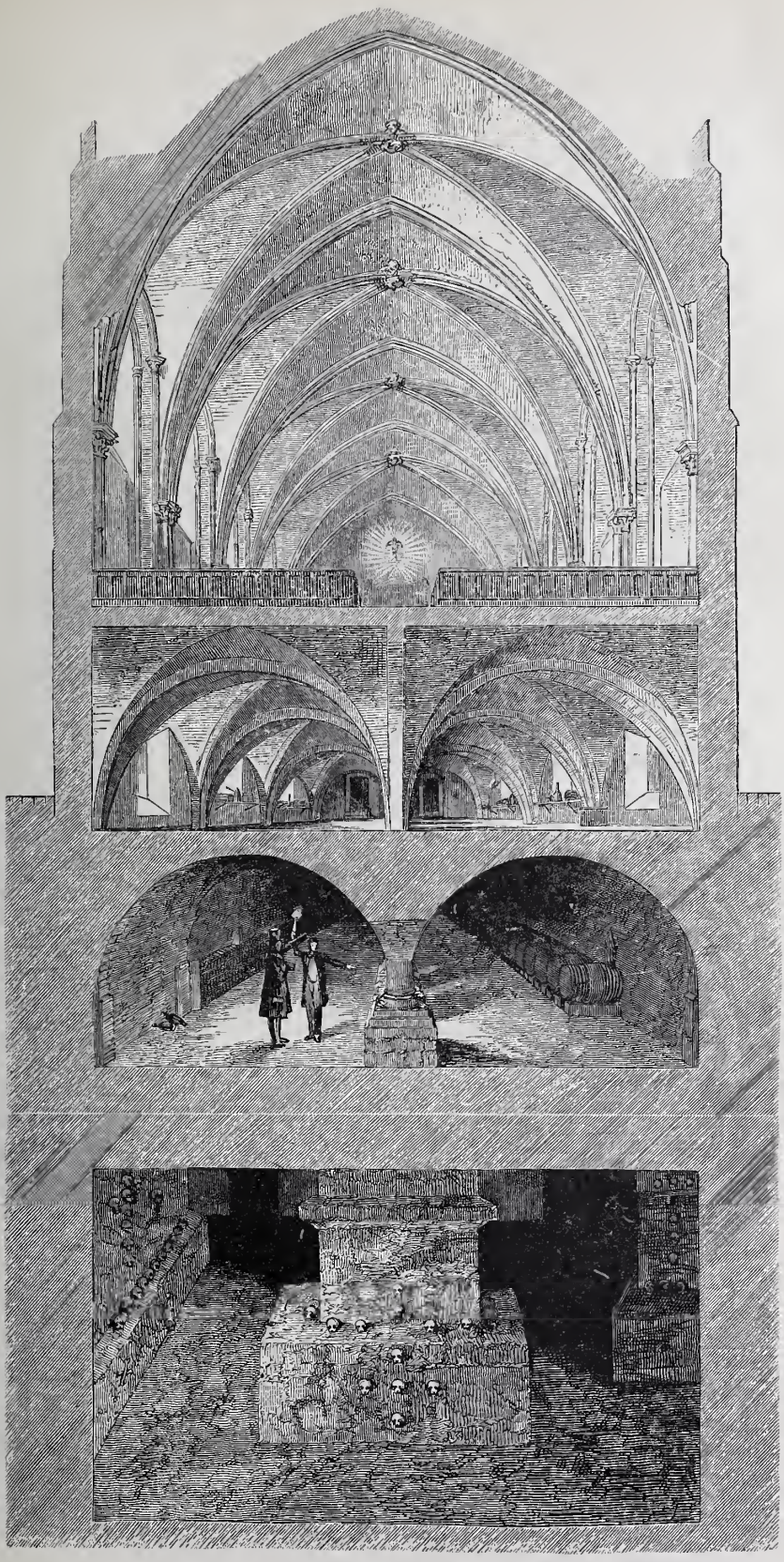
Le cloître, le lieu consacré au recueillement de la prière, à la méditation en présence des tombeaux, à la promenade silencieuse du moine, n'était pas, comme aujourd'hui, accessible à tout venant, ouvert presque sur la rue, troublé par les bruits extérieurs. La nef de son église l'abritait contre le nord et les visites profanes, complétant le quadrilatère des bâtisses monacales qui, en dépit des rajeunissements successifs, trahissent leur âge par leurs ogives en partie respectées (XIIe-XIVe-XVe siècle). Mais le cloître d'aujourd'hui n'est plus un de ces ravissants motifs d'architecture dont les maîtres ès-œuvres du Moyen Age se complaisaient à faire des modèles d'élégance, avec l'émerveillement de leurs sveltes colonnettes, de leurs délicates nervures, de leurs gracieux pendentifs, de leurs arceaux si purs de dessin, si riches de fantaisie. Le joyau du XIIIe siècle menaçait ruine, on le démolit à une époque où le style gothique n'était plus compris. Selon Brice, c'est sous François Ier qu'il aurait été abattu et en ce cas il n'aurait pas été remplacé avant le XVIIIe siècle, puisque l'on donne pour date au nouveau l'année 1746. Victor Chauvin qui adopte cette date (*Histoire des Lycées,* page 102), ne tarde pas cependant à se contre-

(1) Le carillon, depuis longtemps dérangé, a été récemment l'objet d'importantes réparations. La sonnerie des heures sera nouvelle pour beaucoup d'oreilles qui n'ont pas encore entendu le jeu complet.

dire, puisque, oubliant sa première affirmation, il dit quelques lignes plus loin que le cloître de la Cour d'honneur fut élevé vers le temps du cardinal de La Rochefoucauld, à la place de celui qui était attribué au roi Robert. Ce qu'il importe d'établir, c'est l'existence d'un second cloître, ou plutôt d'une galerie construite au XVIIe siècle dans la cour actuelle des classes, dont elle bordait l'aile en regard du midi (1); cette galerie existait encore sous le fondateur du Lycée, M. de Wailly père, ainsi que le prouve une gravure où elle est représentée au-dessous du portrait de ce proviseur. Brice dit de cette construction : « On entre dans le cloître « ou plutôt sous une espèce de péristyle soutenu des deux côtés « de colonnes doriques, comme celles de la première entrée « (l'entrée de la rue Clotilde); au bout de ce portique long « d'environ trente pas, on trouve le grand escalier qui conduit « aux dortoirs » (II, 30). Le Maire (1684) parle également de ce nouveau cloître bâti environ douze années auparavant d'après les plans du Père de Creil. On l'a supprimé, sans doute pour donner du jour à des salles qui, ouvertes d'autre part sur la cour d'honneur, par conséquent sous une autre galerie, recevaient aussi fort peu de lumière de ce côté. Le cloître actuel aux lourds piliers carrés, aux arcades surbaissées, ne fait certainement pas honneur à son architecte, mais il ne mérite pas moins de rester cher à maintes générations d'écoliers; décoré de ses plâtres moulés sur les marbres de Phidias ou les faïences de Luca della Robbia, de ses inscriptions, de ses images d'illustres élèves, égayé par des parterres au milieu desquels se dressent les monuments de Casimir Delavigne et de Salvandy, il est l'atrium du Lycée, son salon-promenoir d'été; aux heures de parloir, ses bancs s'offrent hospitaliers pour des collations que ne trouble pas le souvenir des moines dont il fut le Campo-Santo.

Pour l'École centrale du Panthéon qui a précédé le Lycée dans « la *ci-devant maison de Geneviève* » (1795), ce même péristyle avait été un forum. Le 30 nivôse (19 janvier 1799), journée com-

(1) Cette cour était dite *Cour des Abbés;* la Cour de nos Moyens était celle des *Moines.*



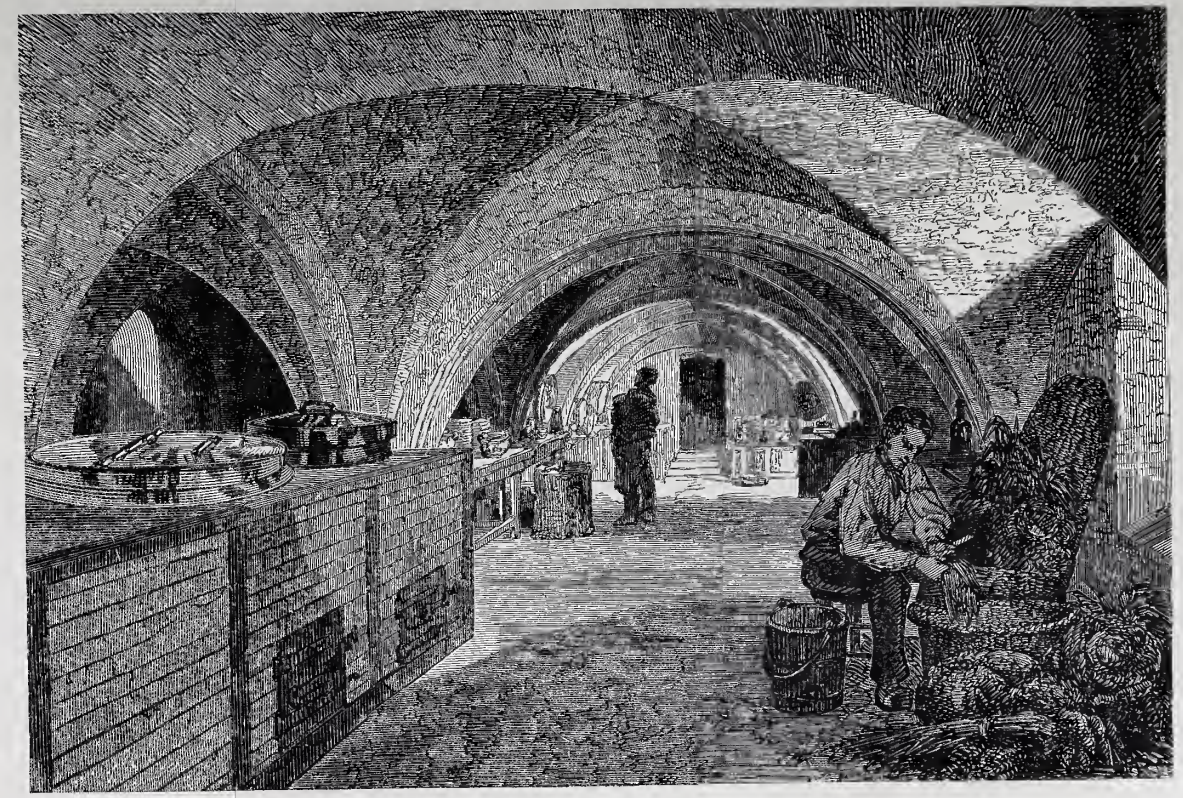
Lycée Napoléon. Coupe du réfectoire, de la cuisine, des caves, des catacombes.
(*Mag. Pittoresque*, 1857.)

mémorative de la Souveraineté populaire, les élèves de la maison s'y étaient réunis à leurs camarades et voisins du Prytanée (Louis-le-Grand) pour fêter par des chants et des danses la plantation d'un arbre de la Liberté. Le 10 germinal suivant (30 mars), fête de la Jeunesse, tous les instituteurs et toutes les institutrices de l'arrondissement y avaient été conviés. Aux jeunes garçons et aux jeunes filles les plus accomplis de leurs écoles furent décernés des prix de vertu, représentés par des couronnes enguirlandées de rubans tricolores. Les élèves âgés de seize ans furent armés gardes nationaux par la remise d'un sabre symbolique; ceux de vingt ans furent promus citoyens et pourvus d'une carte civique, en guise de robe virile (voir Quicherat, *Histoire de Sainte-Barbe,* t. III, p. 36, et Victor Chauvin).

La galerie occidentale du cloître longe l'ancien réfectoire des moines, aujourd'hui chapelle du collège, la construction qui a le mieux conservé son caractère primitif. Sur la rue Clotilde il a suffi de refaire les rosaces, dont une seule restait, il y a une vingtaine d'années, et d'exécuter quelques travaux de raccordement. Mais l'effet serait plus complet, si la façade de la rue Clovis n'était venue masquer la partie de l'édifice qui, faisant retour d'équerre sur le Carré Sainte-Geneviève (1), y présentait son pignon aigu et sa tour d'angle, simple cage d'escalier sans doute et d'escalier fort peu pratique, mais si utile pour accentuer la physionomie du monument. L'architecte, soit dédain pour un détail insignifiant à ses yeux, soit superstition de la ligne droite, la supprima comme un accessoire parasite et faisant une saillie trop fantaisiste.

Quant à la chapelle, bien qu'elle ne rivalise pas avec l'incomparable réfectoire de Saint-Martin des Champs (bibliothèque des Arts et Métiers), elle est loin d'être sans valeur; elle s'étend sur une longueur de six travées, couvertes d'une voûte en pierre à nervures croisées, et reçoit le jour par des ogives gothiques reposant sur des colonnettes; comme tous les réfectoires conventuels,

(1) Le Carré Sainte-Geneviève (ou place Saint-Étienne du Mont) avait fait partie du cloître au moins jusqu'en 1335; des portes le fermaient à l'entrée des rues des Sept Voies (Valette), des Amandiers (Laplace) et des Prêtres Saint-Étienne.



Cuisines du lycée Napoléon. (*Mag. Pittoresque*, 1857).

elle a sa tribune où prenait place le religieux chargé de la lecture à haute voix pendant les repas, mais une copie de l'Assomption de Murillo, donnée par la reine Marie-Amélie, la dissimule, parce qu'elle aurait besoin d'être restaurée. Une Cène d'un artiste obscur, Clermont, reléguée dans la sacristie, n'a d'autre mérite que d'avoir fait jadis partie de la décoration de ce réfectoire. Dans tous les monastères les repas étaient précédés d'ablutions d'autant plus nécessaires que l'usage de la fourchette ne se généralisa guère avant la fin du XVIIe siècle; un lavabo, souvent œuvre d'art remarquable, placé à l'entrée de la salle, pourvoyait à ce besoin; tout ce que nous savons de Sainte-Geneviève c'est qu'au temps de l'abbé Guillaume Leduc, vers 1524, il existait à portée du réfecteire un bassin de pierre où coulait l'eau d'une fontaine décorée de l'image de la sainte (1).

Sous le réfectoire s'étendaient, comme aujourd'hui encore, de vastes cuisines de la même date et du même style architectural, de niveau avec le sol et puissamment voûtées au-dessus d'immenses caves. Une ancienne gravure du *Magasin pittoresque* représente la coupe du bâtiment depuis ses premières assises jusqu'aux combles (note H) : les fondations ont-elles même pour sous-sol les catacombes, au-dessus desquelles s'étagent les trois rangs de constructions (sans compter les mansardes et les greniers), les caves d'abord, puis les cuisines, puis enfin le réfectoire chapelle? Du Lycée on pourrait descendre directement dans les anciennes carrières, d'où peut-être sont sorties les pierres de sa construction, si la porte qui y donnait accès n'avait pas été condamnée. Le vieux puits, voisin des cuisines, pénètre encore plus loin dans les entrailles du Mont, puisque, comme tous les puits du quartier, pour atteindre la nappe liquide, il traverse les catacombes sous la forme d'une colonne où est pratiquée une de ces lucarnes d'aération destinées à rendre respirable l'atmosphère de ces

(1) Dans la seconde cour de l'École des Beaux-Arts, une vasque en pierre, d'un seul morceau et de douze pieds de diamètre environ, est le lavabo commandé au XIIe siècle pour le cloître de Saint-Denis par l'abbé Hugues; l'eau jaillissait du point central et s'écoulait par vingt-huit trous; vingt-huit têtes sculptées ornaient le rebord de cette cuve.

profondeurs. Si la pensée se reporte de là au sommet de la tour de Clovis, on est tenté d'appliquer au Lycée les vers du fabuliste :

> Celui de qui la tête au ciel était voisine
> Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.

Un puits n'était pas chose indifférente pour les habitants de la rive gauche privés d'eau de source depuis que les Normands avaient coupé l'aqueduc d'Arcueil; aussi quatre rues de la censive abbatiale devaient-elles leur nom à un puits : le puits qui parle, le bon puits, le puits Certain, le puits de l'Ermite. Celui de l'abbaye mérite donc un souvenir. S'il ne rend plus aucun service, il a été indispensable pendant des siècles (1). Ce fut seulement sous Louis XIII que l'aqueduc d'Arcueil fut rétabli et que l'une des fontaines alimentées par ses eaux, la fontaine Sainte-Geneviève, fut élevée devant le collège de Navarre (École Polytechnique); le couvent obtint-il une concession? C'était une faveur peu refusée aux maisons religieuses, et que les Jésuites de Louis-le-Grand ne sollicitèrent pas en vain.

Sur l'aile méridionale du cloître exista une chapelle très vantée, dédiée à Notre-Dame de Miséricorde et à laquelle survécut longtemps un autel ornementé de colonnes de cuivre. La salle du chapitre occupait l'aile orientale. Le point central de l'abbaye était le vestibule fermé des quatre lourdes portes de fer forgé s'ouvrant l'une sur le cloître, les trois autres sur les trois cours; c'est là que le Père de Creil a construit son escalier monumental, plus remarquable par son originalité que par sa beauté, et qui a, comme le cloître, le défaut de n'être pas assez élevé de plafond; mais ce plafond, aux yeux des connaisseurs, est d'une grande hardiesse, parce que tout le poids en repose uniquement sur deux petites colonnes. Les statues qui en décorent l'entrée représentent les quatre évangélistes; au fond est une figure de la Vierge qui tient l'Enfant Jésus entre ses bras. « Elle est d'une très belle manière, comme on le remarquera facilement, » dit

(1) L'abbé Lebeuf mentionne dans la domesticité du monastère un garçon de la pompe.

Brice. Cet escalier aboutit au premier étage et, avant d'être continué pour la commodité du Lycée, il ne conduisait qu'à l'Oratoire des abbés et aux dortoirs des moines. Cet oratoire, œuvre très remarquable de Claude de Creil, aujourd'hui coupé par une cloison, a été converti en laboratoire et en classe de physique; les gradins sont adossés à l'autel dont on n'aperçoit plus qu'une partie. Les dortoirs « n'ont rien de magnifique, on « a eu soin seulement d'y faire paraître partout beaucoup de « propreté aussi bien que dans les salles basses, où sont plu- « sieurs tableaux des papes et des anciens abbés de cette mai- « son » (Brice) (1). Outre la vaste *salle des Papes* qui contenait aussi la collection des Rois de France, d'autres salles spacieuses du rez-de-chaussée étaient destinées à recevoir les Chambres du Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, le Châtelet et le Corps de ville, lors de la procession annuelle où ils venaient pour accompagner la châsse. Brice recommande aussi la visite de l'apothicairerie, « qui est très propre et où il y « a des curiosités pour ceux qui se connaissent en ces sortes « de choses ».

Pour le visiteur qui venait de parcourir les étages inférieurs, l'apparition des lumineuses galeries de la bibliothèque à l'étage supérieur était un vrai coup de théâtre. Si graves qu'aient été les conséquences de leur conversion en dortoirs, elles méritent encore l'admiration; la construction et la décoration en furent exécutées d'après les dessins du Génovéfain Claude de Creil, mort en 1705. Le Père du Molinet inaugura en 1675 la première galerie de ce bel ensemble; élevée sur les combles de la chapelle du cloître, elle était longue de trente toises, large de quatre, haute de dix-sept pieds; les sculptures du plafond consistaient en cadres tour à tour carrés ou ovales destinés à recevoir des portraits. Des armoires de chêne sculpté, grillagées de fil d'archal, alternaient avec les fenêtres, flanquées de pilastres surmontés de co-

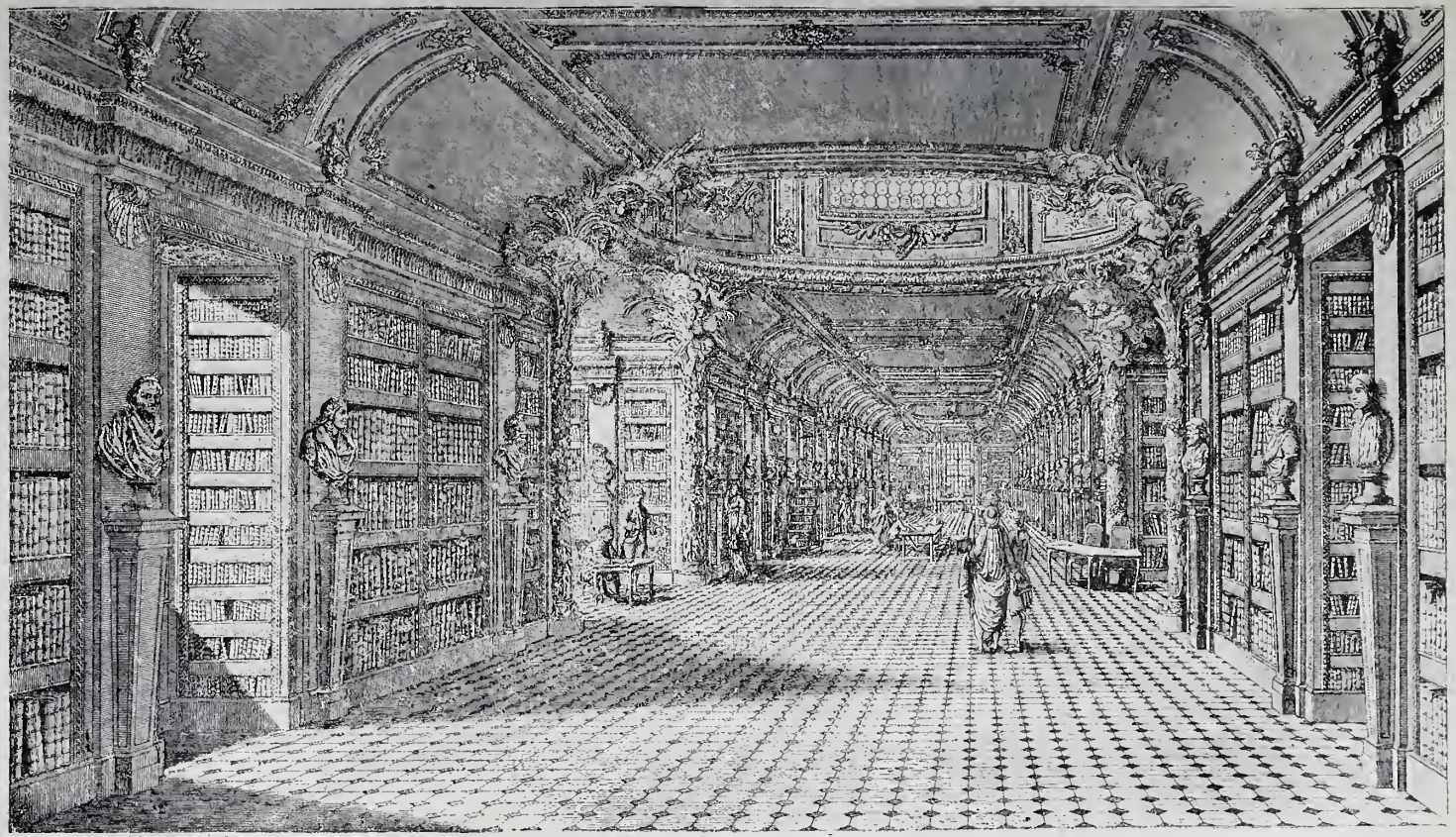
(1) C'est sans doute le collège qui, sans grand soin de l'hygiène, avait divisé le dortoir monacal en deux étages dont l'un, une véritable soupente, reçut des élèves le nom d'entrepont. Il a fort heureusement été condamné et il n'en subsiste plus que la porte ouverte sur le vide.

quilles renversées et devant lesquels des scabellons supportaient des bustes de donateurs, de personnages célèbres, etc... (note I). Tel fut le modèle exactement suivi pour la continuation du travail. En effet, on dut bientôt prolonger presque de moitié cette galerie primitive, puis en ouvrir une nouvelle qui la coupait transversalement en forme de croix. Les quatre bras étaient d'égale longueur, sauf le bras septentrional qui, rencontrant l'église, fut plus court que les autres et sans fenêtre à son extrémité. Pour dissimuler ce défaut de symétrie, le peintre Lajoue exécuta un salon de verdure en trompe l'œil sur la muraille du fond. Au point d'intersection des galeries a été ménagée une rotonde, couronnée par un dôme vitré et du centre de laquelle le regard embrassait les quatre bras de la croix inondés de lumière grâce à leur situation élevée; aussi Brice reconnaît-il que l'incommodité de l'ascension est largement compensée par la clarté du local. La coupole du dôme fut peinte par Restout, qui y a représenté le patron de l'ordre, saint Augustin foudroyant Pélage, Manès et d'autres hérésiarques. Le public montait à ces galeries par le grand escalier qui dessert l'aile occidentale des bâtiments et dont chaque palier conserve encore la grille latérale placée là pour interdire aux étrangers l'accès des locaux réservés aux habitants de la maison, religieux d'abord, lycéens plus tard. Au haut de cet escalier subsiste la solide porte sculptée assez grossièrement et munie encore de sa vieille serrure et de son heurtoir, par laquelle on entrait dans la bibliothèque. Aujourd'hui condamnée, cette porte se trouve presque à l'extrémité de la galerie occidentale (à gauche) et contre elle est adossé un des lits du dortoir.

L'administration universitaire avait d'abord paru se contenter de son lot, mais ses convoitises n'ayant pas tardé à s'éveiller, elle nourrit des projets d'annexion et mena sa campagne patiemment et adroitement, pour ne rien dire de plus. Peut-être fut-elle de bonne foi quand elle se plaignit de poutres vermoulues, de plafonds qui s'affaissaient sous le poids des livres et des lecteurs et menaçaient de s'effondrer sur les élèves endormis dans leurs dortoirs. Et puis les entrées et les sorties d'un public

bruyant étaient une cause de trouble pour les classes et les études, un danger pour la discipline. Un poids décisif dans la balance fut vraisemblablement la faveur royale acquise au collège des jeunes princes. En 1842, sur la proposition de M. Villemain, la Chambre ouvrit un crédit de 1.775.000 francs pour la construction d'une nouvelle bibliothèque et, vu l'urgence du prétendu péril, l'évacuation rapide des galeries fut décidée.

A côté du Panthéon s'élevait l'ancien collège de Montaigu, le serrant de si près que l'aile gauche du monument de Soufflot, faute de place pour sa grille, n'avait de ce côté d'autre protection qu'une clôture de planches, le long de laquelle les voitures défilaient fort à l'étroit. La vieille masure fut choisie comme bibliothèque provisoire et, derrière elle, l'architecte Labrouste établit les chantiers de la nouvelle. Quelques rares survivants de l'époque, alors écoliers, vieillards à cette heure, se rappellent avoir vu des soldats, déménageurs improvisés, former la chaîne depuis la rue Clotilde jusqu'à Montaigu et se passer de main en main, comme dans un sauvetage, les volumes de tous les âges et de tous les formats, pour qu'ils fussent déposés dans la noire bâtisse si décriée par Erasme et plus sinistre encore depuis qu'elle était devenue prison militaire (1843). Le local était malpropre, humide, malsain, ce qui rendait l'exode encore plus douloureux pour les bibliothécaires et les habitués. Leurs doléances ne furent pas sans écho; on pleurait « ce noble et silencieux sanctuaire de la science » (de Guilhermy), on se demandait quelles allaient être pour les locaux délaissés les conséquences de l'annexion au Collège. Quelques difficultés en retardaient l'appropriation; pour le mobilier, la question de propriété était à trancher entre la ville et le domaine; en attendant, les galeries négligées étaient dans un état lamentable et, en apparence du moins, elles menaçaient ruine. Victor Hugo, que le hasard avait amené devant le Collège et qui y était entré, fut indigné et fit entendre ses protestations au Comité des monuments historiques; il parla de ces salles immenses meublées d'un admirable corps de bibliothèque en bois sculpté et que décorent de distance en distance des bustes de grands hommes : « elles offrent le spectacle d'un déménagement



Bibliothèque des Genovéfains.

« fait à la hâte et interrompu, comme si quelque péril les me-
« naçait; elles sont dans un état complet d'abandon, c'est un
« délabrement qui fait peine; l'humidité les moisit, la pluie
« tombe sur d'épaisses couches de poussière qui couvrent les
« boiseries et le carrelage. On dirait qu'on n'ose plus entrer,
« parce que l'édifice va s'écrouler. Cependant l'architecte Ro-
« belin donne la certitude que les murs sont solides, que la bi-
« bliothèque est en très bon état, que les planchers et les pla-
« fonds sont faciles à restaurer. C'est un monument unique à
« Paris, unique en France. » Le Comité ne resta pas indifférent, mais il ne pouvait qu'émettre des vœux platoniques; en vain le baron Taylor déclara-t-il que les galeries ne pouvaient et ne devaient être que bibliothèque, que le Lycée devait en faire la sienne, comme s'il avait eu assez de livres pour en garnir les rayons. Sur ces entrefaites, armoires et bustes furent déclarés mobilier de l'État et la bibliothèque devint dortoir. Par malheur, l'aménagement ne pouvait se réduire à l'installation de quelques dizaines de lits. Des modifications s'imposaient. L'on n'abordait à la bibliothèque que par les deux points extrêmes de ses galeries, l'un sur le grand escalier de l'Ouest, l'autre sur le palier qui la mettait en communication avec le cabinet des médailles (Petit salon du cercle actuel). Gagner des dortoirs par des entrées aussi excentriques compliquait singulièrement les manœuvres; on décida la création d'un escalier central qui, continuant celui du Père de Creil, aboutirait à l'étage supérieur par une trouée pratiquée dans le carrelage du dôme, et du rond-point ainsi entamé il ne resta plus qu'un balcon circulaire où s'amorça le nouvel escalier, bordé, ainsi que le balcon, d'une très mesquine rampe de fonte sur laquelle ne s'égare que trop souvent l'admiration des visiteurs, alors cependant que le Lycée met sous leurs yeux, comme point de comparaison, tant de spécimens de belle ferronnerie. Au lieu du beau coup d'œil qu'offrait l'ensemble de quatre vaisseaux, l'on n'eut plus que quatre tronçons qu'il fallut, pour des raisons de bien-être et de surveillance, clore par des cloisons en boiserie. Contre ces sacrifices nécessaires il est superflu de se récrier.

Du moins, le Lycée conserve intact le cabinet des médailles et des curiosités, son cercle actuel. Là tout charme : ensemble irréprochable, détails exquis, menuiserie savamment dessinée et d'un haut relief, due à des artistes de premier ordre, moulures du plafond en harmonie avec la salle. Ouverte en 1753, cette galerie et le salon consacré aux médailles remplaçaient le galetas où jusque-là avait été relégué ce musée. C'est un monument historique dont aucun détail ne saurait être modifié. Le fondateur du cercle, M. Barie, qui fut proviseur de 1862 à 1870, jugeait qu'un parquet ciré eût été plus confortable que le carrelage de l'époque; l'architecte déclina la responsabilité d'un anachronisme. De même fut conjuré un danger plus sérieux : il fut question d'assigner aux armoires un nouvel emploi aux Tuileries, où elles eussent logé les collections d'armes de Napoléon III; par malheur ou plutôt par bonheur, comme propriété de la ville, elles étaient inaliénables. L'escalier aux solides balustres de chêne, qui aboutit au cercle après avoir conduit aux appartements du Proviseur et du Censeur, n'est pas sans mériter un regard comme type d'une époque (XVIIe ou XVIIIe siècle).

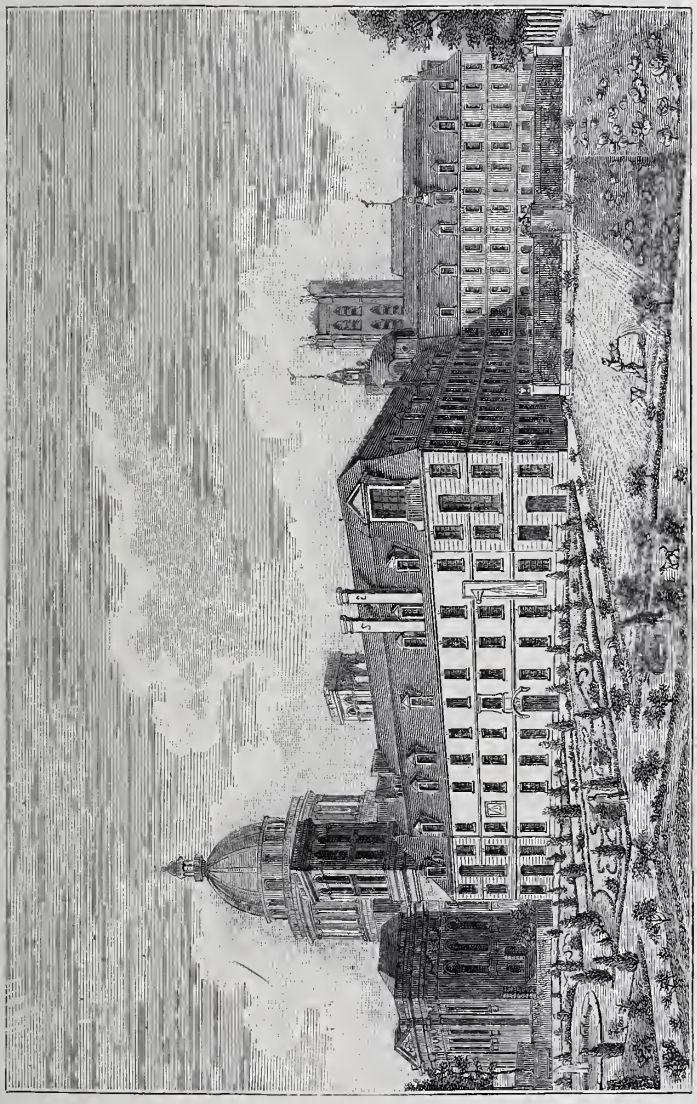
Le corps de logis qu'il dessert, est attribué au Père de Creil et grâce aux lignes de ses toits, de ses pavillons, de ses fenêtres, il a grand air dans sa simplicité, du moins du côté du midi; en outre il est égayé par le vaste jardin du Proviseur. Sa façade, au lieu d'être continuée par le mur qui sépare les jardins de la grande cour, avait jadis pour prolongement une belle grille à claire-voie. Le petit Lycée a, lui aussi, quoique tout au plus quinquagénaire, son legs de souvenirs historiques, puisque son terre-plein représente les tours, les murs et les fossés du Paris de Philippe-Auguste, dont la ligne est reconnaissable au relief du sol et dont les fondations subsistent peut-être sous terre. On prétend même reconnaître les vestiges de la porte papale, ce qui est inadmissible, puisqu'elle se trouvait là où débouche la rue d'Ulm, par conséquent hors de l'enceinte actuelle du Collège.

Le jardin des abbés était le plus grand du vieux Paris; une partie en fut distraite pour la construction de la nouvelle Sainte-Geneviève; cependant, sous les premiers proviseurs, il s'étendait

encore jusqu'à la naissance de la rue d'Ulm et c'est à ses dépens que fut construit le réservoir des eaux de la ville et achevée la place du Panthéon. Avant cette époque, la distribution des prix avait eu lieu sous une tente dressée à l'endroit qu'occupe ce réservoir; et de ce côté l'on ne pouvait gagner la rue Clovis, qu'en doublant la façade du Panthéon. Le percement complet de la rue Clotilde fut la séparation définitive de ce monument et du collège. Néanmoins, jusqu'aux journées de juin 1848, l'on vit sur le pavé de la place subsister deux arbres, restes du jardin provisoral, plantés sous M. de Wailly père; mais, lors de la reprise du Panthéon par les troupes, le canon leur fut moins clément que les ingénieurs qui les avaient laissés subsister.

Aussi longtemps que la bibliothèque fut maintenue dans son ancien local, les élèves n'avaient accès au collège que par la porte de la rue Clovis; les pensions, dont l'une surtout était très nombreuse, se rangeaient sous les arcades du cloître à la place qu'un écriteau assignait à chacune d'elles, pour y attendre le signal de l'entrée en classe. Quant à la bibliothèque, le public en gagnait l'escalier par la porte aujourd'hui réservée aux externes; mais jadis cette porte, au lieu de donner directement sur la rue, s'ouvrait sur un vestibule ou une cour formée par un avant-corps de bâtiments qui, faisant une impasse de la future rue Clotilde, représentait la principale entrée de l'abbaye. Voici en quels termes Brice décrit cette construction (1694) : « Dans l'intérieur « de la maison, il y a beaucoup de belles choses, particulièrement « en architecture : on y a fait des réparations considérables; la « grande porte était très incommode et l'on en a bâti une autre à « sa place en manière de double portique soutenu sur des colonnes « doriques, d'une proportion très régulière, avec deux pavillons « carrés aux extrémités. Vis-à-vis cette porte il y a une fontaine « au pied d'une figure de Sainte Geneviève dans une manière « de niche ou d'arcade ornée de deux colonnes ioniques » (t. II, p. 30). Le Maire parle également de ce double portique, des deux pavillons carrés et de la sainte Geneviève ayant une fontaine à ses pieds et placée dans la cour. Pour nous, la niche ou arcade à colonnes ioniques subsiste encore et, bien qu'on la prenne en

général pour un portail condamné, elle n'a, vu la disposition



Abbaye de Sainte-Geneviève; vue prise du côté du midi; vers 1790.

intérieure des lieux, jamais pu servir de porte d'entrée. Quant à la sainte Geneviève disparue, ne répond-elle pas au signale-

ment de l'ancien lavabo du XVIe siècle? Les deux pavillons étaient trop rapprochés du Panthéon pour qu'on les laissât subsister et il serait à souhaiter que la maison n'eût pas subi de plus regrettable mutilation.

TROISIÈME PARTIE

LES MONUMENTS DISPERSÉS

Les monuments que renfermait l'ancienne basilique n'ont pas tous péri; quelques-uns, en petit nombre, il est vrai, ont échappé à la destruction, et, quoique dispersés, ils n'en appartiennent pas moins à l'histoire de l'abbaye; il importe donc de les étudier là où les a amenés le hasard de leur destinée, les uns à Paris, les autres à ses portes.

Saint-Denis. — La série des tombes royales s'ouvre à Saint-Denis par un monument de Clovis; il ne s'agit pas du tombeau élevé par Clotilde sur les restes de son époux, mais de celui qui, six cents ans plus tard, fut placé dans le chœur de l'église conventuelle. Ce monument de pierre « mangé et difforme d'antiquité » (du Breuil) offusqua les yeux du cardinal de La Rochefoucauld qui en commanda un neuf de marbre blanc. C'est à cette circonstance qu'est due la conservation du tombeau en pierre qui, relégué dans la crypte, passa inaperçu en 1793, tandis que le marbre de l'église haute fut brisé, en même temps que les tombes de Clotilde et de ses petits-fils, les enfants de Clodomir. L'effigie de Clovis, bien que datant de la fin du XIIe siècle ou des premières années du XIIIe, est d'un travail lourd et grossier, la taille est épaisse et courte, la tête d'une grosseur disproportionnée; les pieds du défunt costumé à la mode du temps, reposent sur un lion minuscule et de facture absolument barbare. Il n'y a aucune raison de croire que l'on ait sous les yeux un portrait ressemblant du roi franc. Du moins, la tombe est bien authentique. On n'en peut dire autant de deux statues également placées à Saint-Denis sous les noms de Clovis et de Clotilde; ce sont des per-

sonnages quelconques détachés du portail de Notre-Dame de Corbeil et arbitrairement érigés en souverains (note J).

Saint-Étienne du Mont. — Saint-Étienne du Mont, héritier du culte de sainte Geneviève, doit également au hasard la conservation de la relique qu'il offre à la vénération de ses pèlerins. En 1792, il avait reçu le monument et la châsse de la sainte, mais pour se les voir bientôt enlever; en 1803, il put, du moins, recueillir la pierre qui formait la partie inférieure du sarcophage où avait reposé la dépouille de Geneviève, avant d'être placée dans une châsse. Cette pierre, exposée dans la crypte de l'abbatiale, était elle-même l'objet d'une grande vénération; des fidèles trop fervents en détachaient sans cesse des fragments afin de les garder comme reliques et il avait fallu la protéger par un revêtement de marbre; le vieux cardinal de La Rochefoucauld avait lui-même donné le mauvais exemple, puisque de cette pierre il tirait par des grattages une poudre dont il composait des pilules pour les malades. Échappée à la destruction, elle a été placée dans une chapelle que la piété des visiteurs convertit en chapelle ardente, surtout pendant la neuvaine annuelle de 3 au 12 janvier, où toutes les paroisses de la banlieue s'y rendent processionnellement et la tapissent de leurs bannières.

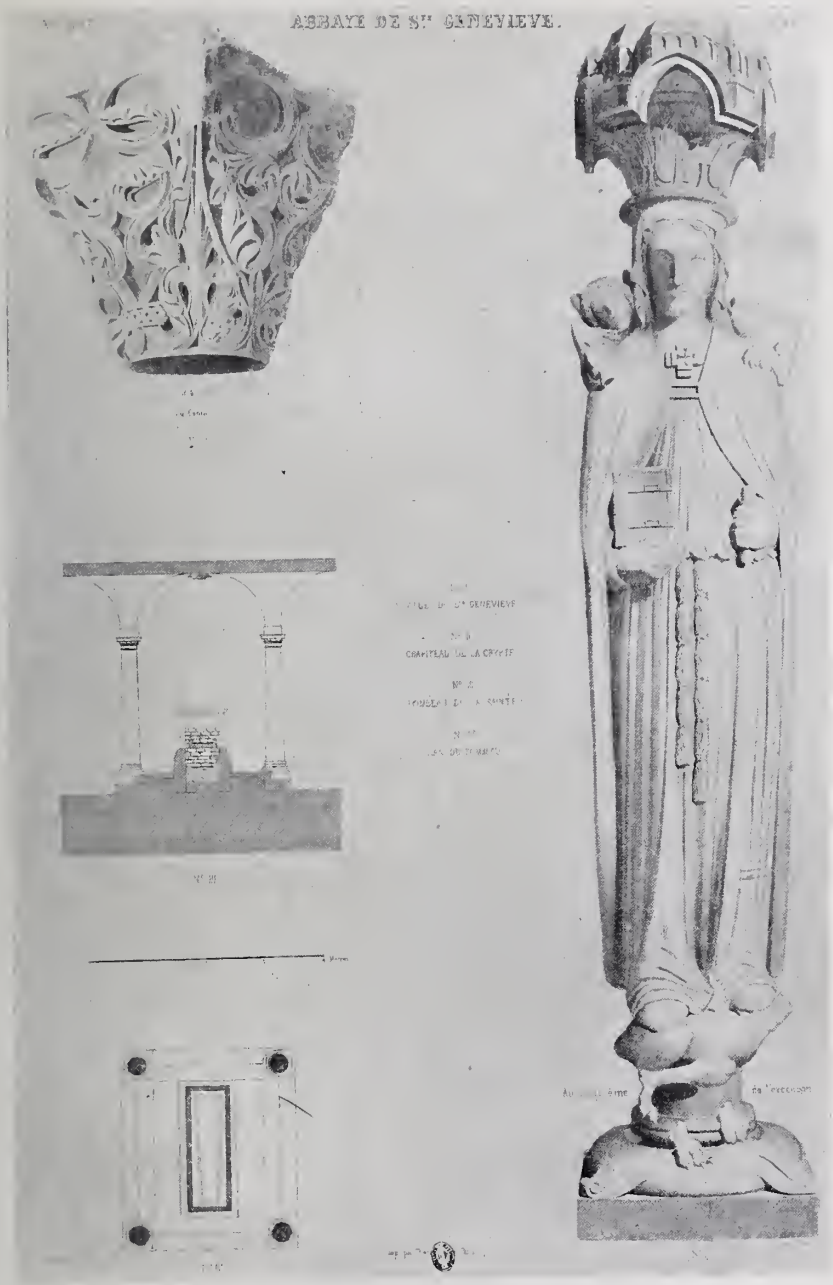
L'église possède en outre trois des tableaux votifs offerts jadis par la Ville, à la suite des processions de la châsse (note K). Le plus beau est celui où Largillière, peignant son ami Santeul à côté de lui-même, a commis la faute de le vêtir de noir. Cette toile rappelle le vœu fait à la suite de deux années de famine (1694). Quant aux deux autres, l'une a été commandée à de Troy, le père, pour la cessation de l'affreux hiver de 1709; l'autre à de Troy, le fils, après une sécheresse menaçante pour les récoltes (1725). Suivant l'usage adopté pour les peintures votives, les donateurs sont groupés sur le premier plan et au-dessus d'eux, dans une gloire, apparaissent les puissances célestes invoquées par eux. L'intérêt en est donc moindre pour l'histoire de l'abbaye que pour celle de l'édilité parisienne, dont les membres ont posé pour les principales figures; celles de l'ex-voto de Largillière sont d'un maître du portrait. De Troy le père a du moins donné comme

Abbaye de Sainte-Geneviève. — Chapiteaux de la nef. (*Statistique monumentale de Paris*, par A. Lenoir.)

fond à sa composition le chœur de Sainte-Geneviève avec la décoration appropriée à la circonstance. Plusieurs fresques du Panthéon consacrées aux processions de la châsse, surtout celle où est représenté le miracle des Ardents, appartiennent à un ordre de conception tout différent et sont d'intéressants essais de reconstitution historique.

Saint-Germain des Prés. — L'église Saint-Germain des Prés avait certes moins de droits que Saint-Étienne-du-Mont sur Descartes qui reposa à quelques pas de cette dernière église, plus près encore de la Tour de Clovis, à une place qu'il ne serait peut-être pas impossible de déterminer et qui se trouverait probablement dans l'enceinte du Lycée. Les ossements du philosophe avaient été inhumés dans la nef de droite, tandis que son médaillon en terre cuite et deux épitaphes, l'une française, l'autre latine, se voyaient dans la nef de gauche. Pendant la Révolution, les cendres furent recueillies et, sur la proposition de Joseph Chénier, elles devaient être placées au Panthéon, mais on se contenta de les porter, avec le monument et les deux inscriptions, au Musée des Petits-Augustins. La Restauration s'en montra moins soigneuse que la République; les cendres trouvèrent bien un asile à Saint-Germain des Prés, dans la chapelle du Sacré-Cœur, à côté de celles des bénédictins Mabillon et Montfaucon, mais le médaillon et les inscriptions furent égarés. En 1855, M. de Guilhermy en reconnaissait une dans les caves du Louvre. L'Académie présida à la cérémonie de la translation; c'était la troisième pour la dépouille de Descartes; — et elle rédigea les inscriptions actuelles des trois tablettes de marbre noir scellées dans le mur de la chapelle (note L).

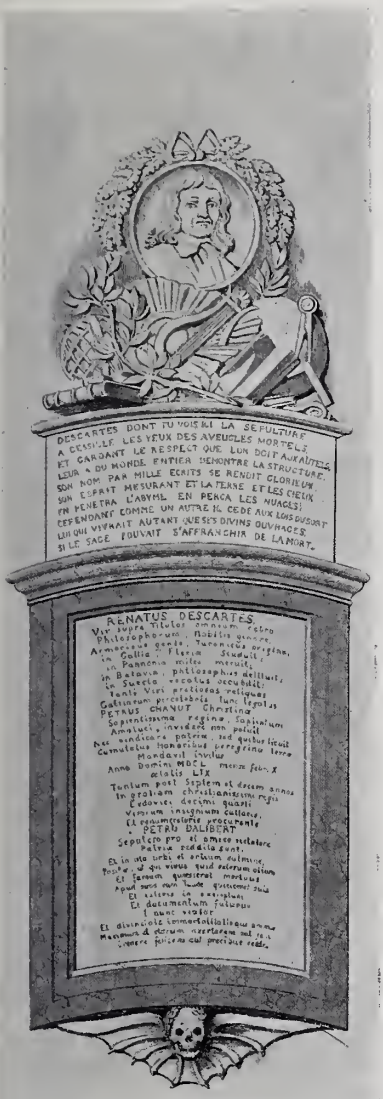
École des Beaux-Arts. — Le démembrement du monument de Descartes n'est pas le seul acte de vandalisme ou d'incurie qui ait été commis lorsqu'une ordonnance de Louis XVIII supprima le Musée des monuments français formé par Alexandre Lenoir et affecta les Petits-Augustins à l'École des Beaux-Arts; celle-ci, dédaignant plus d'un morceau dont elle se ferait honneur aujourd'hui, n'en expédia qu'un trop grand nombre aux chantiers de Saint-Denis où l'on en tira des pièces de rapport



Statue de sainte Geneviève, chapiteaux de la nef; plan du tombeau.
(*Statistique monumentale de Paris*, par A. Lenoir).

pour restaurer les tombes endommagées, où même on en composa des monuments nouveaux; le mot de truquage n'existait pas encore, mais la chose était royalement pratiquée. Quelques débris de Sainte-Geneviève ont dû périr dans ce gaspillage. Du moins, l'École des Beaux-Arts possède un morceau de premier ordre, « une tombe admirable, gravée en creux et présentant l'ef- « figie d'un chancelier de Notre-Dame de Noyon mort en 1350 » (de Guilhermy, p. 232). Elle garde aussi les chapiteaux des colonnes qui soutenaient la nef de l'abbatiale et qui, comme nous l'avons déjà dit, dataient du XIe siècle. Exposés dans la seconde cour, ils représentent : la Création de la femme, le Péché originel, l'Expulsion du paradis, les Signes du Zodiaque; les figures sont d'un travail assez grossier, mais les feuillages et les rinceaux sont plus finement détaillés.

Le Louvre. — L'abbaye de Sainte-Geneviève est représentée dans les salles du Louvre réservées aux sculptures du Moyen Age et de la Renaissance par quelques morceaux très importants. Nous avons déjà dit que la châsse où étaient renfermées les reliques de sa patronne avait été détruite; c'était une pièce d'orfèvrerie exécutée en 1242 par un ouvrier très renommé, appelé Bonnard; chaque génération l'avait à l'envi enrichie de nouvelles pierreries; la Révolution l'envoya à la monnaie, les reliques furent brûlées sur la place de Grève; il était inutile de chercher à les sauver, mais les quatre statues de femmes plus grandes que nature, qui, sculptées en bois par Germain Pilon et placées sur des colonnes de marbre derrière le maître-autel, soutenaient la châsse, furent portées au Musée des Petits-Augustins, d'où elles passèrent au Louvre. Le Louvre a également reçu du même musée une Pietà, bas-relief votif en pierre que Juste de Serres, évêque du Puy (mort en 1641), plaça en 1600 dans l'église de Sainte-Geneviève. — Parmi les sculptures du Moyen Age figure une pièce capitale pour l'histoire de la basilique, la sainte Geneviève de pierre (XIIIe siècle ou fin du XIIe) qui décorait le trumeau de sa porte médiane. Elle a été retrouvée en 1844, sous le pavé de la rue Clovis où elle avait été enfouie parmi les décombres; elle était restée en dépôt jusqu'à ces dernières années dans la sacristie du Lycée; le Louvre la ré-



TOMBEAU DE DESCARTES

Tombeaux
du cardinal de La Rochefoucauld
et
de Descartes. (*Statistique monumentale de Paris*,
par A. Lenoir.)

clama, mais en fit exécuter des moulages, dont l'un a été placé dans la chapelle du collège, l'autre envoyé à Saint-Denis. La sainte, debout sous un dais, tient un livre et un cierge : un diable perché sur son épaule gauche, un ange placé sur son épaule droite, s'efforcent, l'un d'éteindre, l'autre de protéger le flambeau qui doit la guider dans ses pèlerinages nocturnes aux tombeaux des martyrs. Parmi les épaves provenant des chantiers de Saint-Denis (chapiteaux, pièces d'ornementation) il importe de signaler comme le plus vénérable de ces débris, celui qui porte le n° 1 et dont le Catalogue sommaire du Musée donne la description suivante : « Chapiteau de l'abbaye Sainte-Geneviève de Paris « (marbre), taillé au XIe ou au XIIe siècle dans un chapiteau de « la basilique mérovingienne élevée par Clovis sous le vocable « des SS. Apôtres. La partie sculptée aux temps romans repré- « sente Daniel dans la fosse aux lions. La partie sculptée au « VIe siècle reproduit la feuille d'acanthe familière à la décora- « tion architectonique de l'antiquité classique. » Voilà le seul fragment authentique du temple construit par Clovis et Clotilde!

Hospice d'Ivry. — C'est à Ivry qu'après plusieurs pérégrinations a été transporté le somptueux mausolée du cardinal de La Rochefoucauld, attribué sous la Restauration aux Incurables de la rue de Sèvres, dont le cardinal avait été le bienfaiteur, et qui suivit l'hospice, lors de sa translation à Ivry. Le prélat y est représenté à genoux, drapé dans les plis d'un ample manteau dont la queue est portée par un ange à demi nu (ou un amour, dit l'historien de Paris Le Maire). Saint-Foix, l'auteur des *Essais historiques sur Paris,* trouve qu'il eût été plus convenable de faire revêtir à ce singulier page la livrée du prélat, son maître. Malgré cette innocente plaisanterie, l'œuvre produit un grand effet et elle fait honneur au ciseau du sculpteur flamand Buyster. La tête offrit un beau modèle pour le buste qui fut commandé pour la nouvelle bibliothèque, où une inscription décerne au cardinal le titre de bienfaiteur. Ce n'est pas un médiocre honneur que d'avoir attaché son nom à deux créations durables : un hospice et une bibliothèque.

Musée de Cluny. — Au Musée de Cluny ont été déposées les

plus intéressantes des épaves exhumées dans diverses fouilles : sarcophages, pierres tombales, inscriptions, etc.

En parcourant le Lycée, on peut reconnaître çà et là des débris de dalles utilisés comme vulgaires matériaux, mais qui sait combien d'objets dignes d'intérêt recèle encore un sol tant de fois bouleversé et où ne se sont que trop souvent entassées des ruines? Pendant les vacances de 1867, il a suffi de creuser le terrain à quelques pieds de profondeur dans la Cour des classes pour y découvrir un vrai trésor. Des terrassiers, occupés à des travaux de canalisation, rencontrèrent sous leurs pioches une cachette pratiquée sur une sorte de marche à l'aide de quatre briques et d'où jaillirent des pièces d'or. On survint au moment où ils se partageaient ce butin qu'ils jugeaient de bonne prise et dont on les laissa emporter une partie; il resta cependant sept cents pièces environ, dont les plus récentes dataient des empereurs romains Trajan et Caracalla. Elles furent vendues plus tard au profit de la Ville, propriétaire du terrain, et de l'entrepreneur des travaux, à titre d'inventeur. Dans quelles circonstances, par quelles mains ce dépôt si longtemps gardé par le sol lui a-t-il été confié? C'est le secret d'un passé encore plus lointain, encore plus obscur que celui auquel nous avons dû remonter pour nous reporter jusqu'aux origines de l'abbaye.

Frédéric Soehnée,
Professeur honoraire au Lycée Henri IV.

NOTES

Note A, page 6.

Ces diverses reconstructions entraînaient l'abbaye dans des dépenses auxquelles elle ne pouvait faire face que par des aliénations de terrain. On sait, par exemple, qu'en 1261 elle n'était plus propriétaire dans le voisinage immédiat de la porte Saint-Marcel; la rue Descartes actuelle exista, sous un autre nom, dès cette époque, et elle est restée une triste servitude pour le Lycée avec toutes les fenêtres de ses arrière-façades qui prennent jour sur lui. Le Clos Sainte-Geneviève, sur lequel a été ouverte la rue neuve Sainte-Geneviève (rue Tournefort), fut considérablement entamé par des ventes successives. C'est à des besoins analogues, plutôt qu'à la libéralité des moines, que leurs serfs durent, vers la même époque, la possibilité de se racheter dans les villages de Choisy-le-Roi, de Creteil, de Nanterre, d'Espineuil, de Rongis, de Vanves, toutefois sans que la libération entraînât l'exemption de la taille, de la corvée, des droits d'aubaine, de moulin, de four, de pressoir banal, etc. Ce n'étaient pas là les seules propriétés des religieux dans la banlieue de Paris; on les rencontre à peu près partout; ils prétendaient tenir de Clovis leurs droits seigneuriaux sur Issy et une partie de Vaugirard. Lorsque Louis XIV voulut ajouter Trianon à son palais de Versailles, il les trouva propriétaires du petit village qui portait ce nom et qui était connu au XIIe siècle sous le nom latin de Triarnum; le roi en acheta la terre et ses dépendances pour les enclore dans le grand parc, et fit détruire l'église et les maisons (1663). Jusqu'à la Révolution, les Génovéfains gardèrent leur maison de campagne d'Auteuil dont le vignoble rivalisait avec les crus jadis en renom de Suresnes et d'Argenteuil et leur permettait d'offrir aux évêques des feuillettes très bien accueillies par ces prélats. Ils possédaient en outre, dans le voisinage de leur couvent, rue de la Santé, une maison dite « Maison de récréations ». Assez bizarre était le droit qu'ils se réser-

vèrent à Vanves et qu'ils soutinrent obstinément devant les tribunaux, celui de déléguer un des leurs pour faire le cri, c'est-à-dire donner le signal de départ à la *Fête de l'Épée*. Tel était le nom d'une course à pied où seuls étaient admis les valets du bourg. Les coureurs partaient de la porte d'Enfer (ancienne place Saint-Michel, représentée à peu près par notre Place de Médicis). Le premier arrivé à Vanves recevait une épée de vingt sols. L'émulation était si vive qu'elle amena des conflits où le sang coula même plusieurs fois. Aussi, la suppression de ce sport dut-elle, par la suite, être prononcée. Les jeunes villageoises avaient également leur *Fête de la Rose*, qui se célébrait le même jour (dimanche de la Trinité) et consistait dans le don d'une rose de trente sols à la « meschine » (servante) la plus sage.

Si nous passons de l'autre côté de Paris, à Rosny, l'abbé ne montre pas moins d'opiniâtreté à maintenir ses droits; les gens du bourg prétendaient être de simples vassaux, et, lui, voulait les traiter en serfs; Louis VII fut choisi comme juge en qualité de suzerain, parce que les abbés tenaient leur fief des rois à qui, chaque année, ils devaient six oies blanches; faute de preuves, le duel judiciaire fut ordonné; les vilains se rendirent bien dans la cour de Sainte-Geneviève convertie en champ clos pour le combat, mais quand ils virent les champions choisis par l'abbé Hugues, ils firent volte-face. Le roi, averti de leur retraite, en conclut que leur cause était mauvaise, puisque, selon lui, ils n'auraient pas reculé, s'ils s'étaient sentis forts de leur bon droit, et ils furent déclarés bien et dûment serfs (1199).

Note B, page 10.

La réforme ordonnée par Eugène III, événement de grande importance dans l'histoire de l'abbaye, fut signalée dans le livre des Évangiles de la maison par la note suivante :

> Anno Domini 1148, ivit rex Ludovicus Jerusalem : Eodem anno, Ecclesia nostra de statu Canonicorum secularium ad Regularem ordinem est mutata, ope atque industria Sugerii, bonae memoriae, sancti Dionysii Abbatis : injungente eidem Abbati Domino Eugenio Papa recordationis sanctae et illustri Francorum Rege Ludovico supradicto.

Le chapitre de Sainte-Geneviève, pris comme un chapitre modèle, eut avec le Danemark des relations intéressantes qui datent du jour où Absalon, évêque de Roeskild, désireux de fonder un couvent de chanoines réguliers, demanda à l'abbé de lui envoyer une colonie des siens; aussi voyons-nous sortir du couvent parisien un assez grand

nombre de Danois; c'est saint Guillaume de Danemark, dont notre Bibliothèque Nationale conserve des lettres manuscrites; c'est Étienne, évêque de Roeskild, devenu chancelier du royaume; plus tard, c'est un prince royal de Danemark, Waldemar, qui vient s'y retirer. Parmi les donateurs figurent Nicolas et Jean de Danemark, qui lèguent des manuscrits aux chanoines français (XIIIe siècle).

Note C, page 16.

L'épitaphe du cardinal de La Rochefoucauld est un résumé de ses titres et de sa vie :

Eminentissimo S. R. E. Cardinali
Franeisco
de la Rochefoucault
antiqua et perillustri stirpe oriundo ;
Doctrina, pietate
et omni virtutum genere celeberrimo,
Primum Claromontano;
deinde Silvanectensi Episcopo;
antiquae religionis et Ecclesiasticae
dignitatis acerrimo defensori ;
Rerum et consiliorum publicorum
in Gallia quondam praesidi,
Et administratori integerrimo ;
Summo Galliarum Eleemosinario
et optimo pauperum parenti ;
Religiosorum ordinum amantissimo
Patrono
Regularis Canonicorum Sancti Augustini
disciplinae vindici et restitutori,
Hujus domus Abbati Religiosissimo
ac munificentissimo benefactori,
Hoc superstitis et aeterni amoris
ac observantiae monimentum
tristi religione mœrentes posuerunt
Abbas
et canonici regulares hujus Ecclesiae.
Hic titulum Abbatiae
quem ante ipsum nemo
nisi istius domus Canonicus possederat
huic eidem familiae restituit :
Ossa ejus in subterraneo specu sacelli
inferioris jacent :
Obiit an. D. 1645
die feb. 14. Ætatis 87.

François de La Rochefoucauld eut pour mère Fulvie Pic de la Mirandole, comtesse de Randan, une des femmes les plus distinguées du XVIe siècle, fille de Galéas, prince de la Mirandole, et d'Hippolyte de Gonzague; elle fut appelée fort jeune avec ses deux sœurs à la cour de Catherine de Médicis. La plus jeune mourut sans être mariée; Fulvie et sa sœur Sylvie épousèrent les deux frères, de la maison de La Rochefoucauld; Fulvie eut pour mari Charles de La Rochefoucauld, comte de Randan qui mourut, au siège de Rouen, de blessures reçues à celui de Bourges, et la laissa veuve à l'âge de vingt-deux ans. Sylvie fut accordée au Prince de Marcillac, comte de La Rochefoucauld, et mourut en donnant le jour à François IV, aïeul de François VI, l'auteur du livre des *Maximes*.

Le cardinal mourut dans la maison de Sainte-Geneviève, qu'il n'avait plus quittée; il avait quatre-vingt-sept ans; l'âge n'avait pas été sans affaiblir ses facultés; et, même antérieurement, il n'aurait pas toujours fait preuve d'une piété bien saine, s'il est vrai qu'il ait prêté la main, étant évêque de Clermont, aux excentricités religieuses de son frère Alexandre, prieur de Saint-Martin-en-Vallée. Celui-ci donna tête baissée dans les fourberies de Marthe Brossier, prétendue possédée, et s'avisa de l'utiliser comme argument irrécusable à l'appui de la présence réelle, puisque les démons, sous le pouvoir de qui elle se trouvait, pris de terreur, la secouaient d'horribles convulsions, dès qu'on approchait d'elle le Saint Sacrement. Le Prieur, mal inspiré, s'avisa d'aller l'exhiber à Rome, où le cardinal d'Ossat lui ménagea un si triste accueil qu'il en mourut de chagrin (voir l'*Abrégé* de Mézerai, à l'an 1599). La Rochefoucauld n'avait alors aucune relation avec Sainte-Geneviève, mais, de son côté, l'abbé Joseph Lefoulon faisait bon accueil à Marthe Brossier et même signait ses certificats de démoniaque.

Le tombeau de ce prélat genovéfain avec sa figure en bronze se voyait dans la chapelle du cloître; elle portait cette épitaphe :

Hic jacet
Hujus Ecclesiae canonicus,
qui, an. Domini 1557.
in abbatem Dei gratia electus,
ita sapienter vitam instituit,
ut omnibus,
duris licet temporibus,
gratus carusque esset.
Cujus anima in pace quiescat
Amen.
Obiit
7. Aug. 1607.

Comment le Père Le Foulon s'y prit-il pour être cher et agréable à tous, malgré la dureté des temps? Peut-être dut-il ce témoignage à un excès de complaisance et de laisser aller; l'épitaphe ne serait-elle pas du Père de Brichanteau qui fut assez de ses amis pour vouloir être enterré dans la même tombe (en 1619) et qui lui-même se montra si mauvais administrateur?

(*P. S.* — L'hospice de La Rochefoucauld actuel ne date que de 1781 et doit son nom à une vicomtesse de La Rochefoucauld.)

Note D, page 18.

Inscription de Santeul pour le tableau votif de 1694 :

Urbs jam passa famem, messisque incerta futurae,
Patronam imploras; supplicat illa Deo.
Rumpuntur nubes, seges arida crevit ab undis;
Obstupuit fruges terra beata suas.
Regia ne steriles timeas urbs amplius annos,
Fundus non mendax stat Genovefa tibi.

Vers tirés de la *Lutetia renovata :*

Jamdudum exesa Regina Lutetia palla
Annorumque situ, et ruga deformis anili,
Squallebat socias inter despectior urbes.
At nunc illa novos tandem pulcherrima vultus
Induet et turres arcesque in pulvere ponet,
Indignas arces, indignas principe turres.
Rumpuntur portae antiquae, rumpuntur et arces,
Relliquiae putres murorum, avulsaque saxis
Saxa jacent.....

Toute la pièce est intéressante pour l'histoire de Paris.

Note E, page 19.

Peut-être est-ce à cette époque que disparut du parvis de Sainte-Geneviève le poteau, aux armes des abbés, dressé en ce lieu comme emblème de haute justice seigneuriale. La justice ecclésiastique n'était pas moins prodigue de supplices que la justice laïque, toutefois il est équitable d'admettre un correctif pour deux exemples que cite M. de Ménorval dans son histoire de Paris; il parle d'une malheureuse condamnée par le bailli de Sainte-Geneviève à être enterrée vive, en punition d'un vol (1295), et d'une autre frappée de la même peine pour avoir dérobé une cotte et quelques bijoux. Or, il ne s'agit pas dans ce cas d'un enterrement réel, mais de la peine appelée « enfouissement », qui consistait

à enterrer le patient jusqu'à la ceinture et à le laisser ainsi exposé pendant quelque temps (voir le *Magasin pittoresque,* article sur Sainte-Geneviève [XXVe année, 1857, p. 178]).

Dans le plan de Paris de Vassalieu (1609) (v. page 17), on aperçoit au delà du rempart la haute potence garnie d'échelons, destinée au supplice de l'estrapade, qu'en ce moment même subit un patient. C'était une punition corporelle restée en usage dans notre marine jusqu'en 1848, sous le nom de cale sèche et de cale humide. Le condamné, lié par les mains et les pieds, était, au moyen d'une poulie, hissé à un gibet d'où on le laissait retomber presque sur le sol. La secousse plusieurs fois répétée produisait une commotion telle que parfois le supplicié rendait le dernier soupir. Sous François Ier et ses successeurs, les huguenots étaient ainsi suspendus au-dessus du bûcher pour y être précipités. L'estrapade étant tombée en désuétude sous Louis XIV, la place n'en conserva pas moins son nom et fut réservée aux exécutions militaires jusqu'au moment où l'on ouvrit les chantiers du futur Panthéon.

(Voir les *Grandes misères de la Guerre* de Jacques Callot.)

Note F, page 19.

Le seul poète genovéfain dont on prononce encore le nom est le Père Louis de Sanlecque et encore n'a-t-il échappé à l'oubli que parce qu'il épousa la querelle du duc de Nevers dans sa campagne contre Racine et Boileau, à l'occasion des deux Phèdre. Il écrivit, pour son Mécène et celui de Pradon, la pièce qui débute par ces vers :

Dans un coin de Paris, Boileau tremblant et blême
Fut hier bien frotté, quoiqu'il n'en dise rien... (1).

En récompense, le duc prétendit le faire nommer évêque de Bethléem, mais le Roi s'opposa à la remise des bulles, à cause d'une satire contre les directeurs de conscience que le père avait composée. Certes on ne peut le considérer comme un bon poète, mais il serait peut-être intéressant de chercher si, jusqu'à un certain point, il ne subit pas l'influence de l'esprit genovéfain. Dans une maison où fréquentait Corneille, on était porté à prendre parti contre Racine. Quant aux directeurs, des religieux, témoins de pratiques auxquelles eux-mêmes restaient étrangers, devaient quelquefois s'en scandaliser.

Sanlecque prodigue dans sa satire l'épithète de Tartufe et l'applique hardiment à des ecclésiastiques, ce que Molière n'avait pu se permettre au théâtre. Quelques bons traits, des détails de mœurs pris sur le vif, ne permettent pas de considérer le chanoine de Sainte-Geneviève

(1) L'on n'a plus aujourd'hui que les quatre premiers vers de cette pièce.

comme un satirique tout à fait méprisable. C'était d'ailleurs un excellent prêtre, fils d'un savant et habile imprimeur du quartier latin; il se retira dans son prieuré de Garnay, près de Dreux, et les revenus de sa cure furent moins à lui qu'à ses ouailles. Voici une pièce qui donnera peut-être une meilleure idée de son esprit que de sa pauvre église de campagne. Il s'adresse au Père La Chaise :

Permettez, Révérend Père,
Qu'un malheureux prieur-curé
Vous dépeigne ici sa misère,
C'est-à-dire son prieuré.

Dans mon église l'on patrouille (1),
Si l'on ne prend bien garde à soi,
Et le crapaud et la grenouille
Chantent tout l'office avec moi.

Près de là sont dans des masures
Cinq cents gueux couverts de haillons,
Point de dévote à confitures,
Point de pénitente à bouillons.

Comme ils n'ont ni terres ni rente,
Et qu'ils sont tous de pauvres gens,
(Dans un Curé, chose étonnante)
Je suis triste aux enterrements.

Note G, page 25.

L'un des plus riches apports au Cabinet des médailles et des curiosités avait été l'acquisition du cabinet célèbre formé par le savant Peiresc, l'ami du poète Malherbe. L'histoire manuscrite de *Sainte-Geneviève* et de *son église royale et apostolique* citée par M. Franklin, en parle ainsi : « Au reste, on peut attribuer à un bonheur singulier de ce que « le riche et fameux cabinet de l'illustre Peiresc, conseiller au Parle- « ment d'Aix, qu'il avait amassé dedans Rome et dedans le Levant, « avec tant de soin et de dépense, dont Gassendj et d'autres autheurs « ont parlé avec tant d'éloges, soit passé à Sainte-Geneviève, pour venir « fonder et composer celuy-cy. »

Du Molinet a publié le catalogue des curiosités contenues dans son cabinet sous le titre que voici : « Le Cabinet de la bibliothèque Sainte- « Geneviève, divisé en deux parties, contenant les antiquitez de la « religion des chrétiens, des Égyptiens et des Romains, des tombeaux, « des poids, des médailles, des monnoies, pierres antiques gravées, « lampes antiques, animaux rares et singuliers; des coquilles, des

(1) Synonyme de patauger.

« fruits étrangers et quelques plantes exquises, par Claude du Moli-
« net. Paris, 1692, in-folio, orné de planches très curieuses » (Voir Franklin, p. 85). La bibliothèque actuelle a conservé de ce cabinet un modèle de corvette et un plan de Rome en relief de 14 pieds sur 12.

Le Cabinet d'histoire naturelle est, en partie du moins, resté au Lycée, qui le garde dans les armoires du cercle.

Le Père Pingré, chanoine régulier de Sainte-Geneviève et bibliothécaire, chancelier de l'Université, membre de l'Académie des sciences, géographe de la marine, né à Paris en 1711, mourut en 1796 avec son titre de bibliothécaire, que la Révolution ne lui avait pas fait perdre. L'Académie des Sciences l'avait chargé de faire plusieurs voyages importants; il avait contribué à perfectionner l'art de vérifier les dates, calculé les éclipses de mille ans avant notre ère. On lui doit le cadran solaire de la colonne de Médicis, à l'ancienne halle au blé (Bourse du Commerce actuelle). Les cadrans solaires du Lycée sont très vraisemblablement de lui; à celui de la grande cour il superposa un autre cadran, dont l'aiguille, en communication avec une girouette aujourd'hui immobilisée par une cheminée malencontreuse, indiquait la direction du vent. Quant au cosmographe de la même cour, le collège n'en a été doté qu'il y a une cinquantaine d'années (1).

Note H, page 36.

Il y a dans la gravure du *Magasin pittoresque* une part de fantaisie qui n'en diminue pas l'intérêt, mais qu'il est cependant à propos de signaler; l'artiste a nécessairement dessiné la catacombe « de chic » et non d'après nature; outre qu'il suppose des assises d'une régularité trop architecturale, il historie sa vue de quelques crânes placés là pour l'effet, mais en réalité l'on n'en voit que dans l'ossuaire de Montsouris. Quant à l'auteur du texte, il admet avec raison que le sol avait encore été plus profondément fouillé par les potiers gaulois, puis romains, dont on a trouvé les fours sur toute la montagne et qui devaient, à l'aide de puits, chercher l'argile au-dessous du terrain calcaire.

Il y a quelques années, les élèves du Grand Collège étaient gracieusement invités à assister à des conférences consacrées par M. Périn à l'étude préhistorique du sous-sol de la montagne Sainte-Geneviève; mais nous nous récusons pour un genre d'excursion qui réclamerait un autre cicerone que l'auteur de ce travail.

(1) Pingré a collaboré avec Monge, Lagrange, Guyton-Morveau, Dupuis, à un premier projet de calendrier républicain présenté à la Convention par le député Romme, et qui ne fut point adopté.

Note I, page 39.

La Galerie comptait cent six bustes en plâtre, terre cuite ou marbre. M. Franklin en reproduit le catalogue d'après l'inventaire déposé aux Archives. Les Grecs et les Romains y sont en grand nombre, quelques-uns même représentés par des marbres antiques. Quant aux modernes, ce sont des rois : François Ier, Henri IV, Louis XIII, Louis XIV, Louis XV; des princes : le Régent; des ministres : Sully, Richelieu, Colbert, etc., le maréchal de Saxe; des artistes : Mansart, Lebrun, Soufflot, Rameau; des savants : Dominique Cassini, Daubenton; des bibliothécaires : du Molinet, Pingré; enfin des écrivains : Rotrou, les deux Corneille, Boileau, Lafontaine, Santeul, Quinault, Descartes, Bossuet, etc. Moins rigoriste que l'Académie, la bibliothèque n'avait même pas exclu Piron, mais Racine était absent; était-ce oubli?

Note J, page 48.

Épitaphe de Clovis qui se lisait autrefois à Sainte-Geneviève, sur une large table de pierre appliquée à la muraille, au-dessus du tombeau. On l'a reproduite à Saint-Denis en petits caractères gothiques.

Hic est illustrissimus rex Ludovicus qui et Clodoveus ante Baptismum est dictus Francorum rex quintus, sedverus Christianus qui ab Anastasio imperatore consul et augustus est creatus.

Hunc sanctus Remigius baptisavit et in ejus baptismate angelus ampullam sacri chrismatis detulit.

Vi Aquitania Arianos expulit et totam illam terram usque ad montes Pyrenaeos subjugavit.

Huic per Viennam fluvium cervus mirae magnitudinis viam ostendit

Post quem (*faute, pour Postquam*) Rex ac milites vadum transierunt et in ejus adventu muri Angolismae civitatis corruerunt

Alamanniam, Toringiam et Burgundiam tributarias fecit et terram adjacentem transivit.

Parisiis sedem regni constituit, ecclesiam istam fundavit in honore apostolorum Petri et Pauli,

Monitis sanctissimae et non satis commendandae Clotildis uxoris suae et beatae Genovefae

Quam Sanctus Remigius dedicavit in qua post laudabilia opera rex sepultus est

A quatuor filiis suis regibus, Theodorico, Clodomiro, Childeberto et Clotario

Anno domini V.XIII-Regni sui XXX.

Inscription du XVIIe siècle pour la tombe en marbre :

Clodovaeo magno
Regum Francorum primo Christiano
Hujus basilicae fundatori
Sepulcrum vulgari olim lapide constructum,
Et longo aevo deformatum,
Abbas et Conventus in meliorem opere
Cultuque faciem renovaverunt.
Anno Christi 1621.

Note K, page 48.

La procession des reliques de sainte Geneviève était un des gros événements de la vie parisienne, le recours suprême dans les grandes calamités publiques : famines, pestes, inondations, maladies des souverains. Elle ne pouvait avoir lieu sans un ordre du roi et un arrêt du Parlement. Dans le cortège prenaient place le Prévôt des marchands et ses échevins, les grands corps de l'État, la magistrature, le clergé, les métiers. L'évêque et son chapitre se rendaient à Sainte-Geneviève avec les reliques de saint Marcel pour y prendre la procession, la conduire à Notre-Dame et la ramener ensuite sur le Mont. L'abbé, crossé et mitré, pieds nus, aussi bien que ses chanoines, quelquefois porté sur sa chaise, avait le pas sur l'évêque placé à sa gauche, et tous deux donnaient la bénédiction par les rues. Une confrérie de bourgeois était investie du droit exclusif de porter la châsse et ne se serait laissé à aucun prix dépouiller de ce privilège.

La procession la plus anciennement mentionnée est celle qui eut lieu en 1131, sous Louis le Jeune, pour conjurer une épidémie meurtrière, le Mal des ardents, dont une église de la Cité, Sainte-Geneviève des Ardents, rappela le souvenir jusqu'en 1747, date de sa démolition. D'ordinaire, la ville commandait un tableau pour l'offrir en ex-voto à la basilique. Nulle procession n'égala en magnificence celle du 16 juin 1652. Le Cabinet des estampes conserve une gravure de l'époque où l'on voit l'abbé Antoine Sconin, l'oncle de Racine, porté en chaise à côté de l'évêque à pied. La foule y était telle que le grand miracle, pour Guy-Patin qui y assista, fut qu'il n'y eut personne d'écrasé (Lettre du 28 juin). On était en pleine Fronde, seize jours avant la bataille de la porte Saint-Antoine. Le peuple avait demandé à l'Hôtel de Ville que la descente des reliques eût lieu pour obtenir la paix, mais la paix par le départ de Mazarin. Mme de Motteville, dans ses Mémoires (tome IV, ch. XLVIII, p. 13), insiste surtout sur la triste comédie qu'y joua le Prince de Condé : « Pendant cette pieuse action, M. le Prince, pour gagner le « peuple et se faire le roi des halles aussi bien que le duc de Beau-

« fort, se tint dans les rues et parmi la populace, lorsque le duc d'Or-
« léans et tout le monde était aux fenêtres pour voir passer la procession.
« Quand les châsses vinrent à passer, M. le Prince courut à toutes
« avec une humble et apparente dévotion, faisant baiser son chapelet,
« et faisant toutes les grimaces que les bonnes femmes ont accoutumé
« de faire. Mais quand celle de sainte Geneviève vint à passer, alors,
« comme un forcené, après s'être mis à genoux, il y fit baiser encore
« son chapelet, il courut se jeter entre les prêtres et se retira avec
« l'applaudissement du peuple. Ils criaient tous après lui, disant : Ah!
« le bon prince! et qu'il est dévot! »

La procession de 1675 eut pour spectatrice Mme de Sévigné, qui en parle en grande dame un peu dédaigneuse de la simplicité de cœur dont les « meilleurs bourgeois et le peuple » lui ont donné le spectacle. Elle ne se fait pas scrupule d'interpréter la cérémonie à sa façon; c'est saint Marcel en personne qui vient prendre la sainte; autrement elle ne marcherait pas. Le retour de saint Marcel à Notre-Dame est précédé par une scène de séparation qui pourrait être des plus vives, si les « Enfants de la sainte » n'y mettaient bon ordre : « Au sortir de Notre-
« Dame, le bon saint alla reconduire la bonne sainte jusqu'à un certain
« endroit marqué, où ils se séparent toujours, mais savez-vous avec
« quelle violence? Il faut dix hommes de plus pour les porter, à cause
« de l'effort qu'ils font pour se rejoindre; et si, par hasard, ils s'étaient
« approchés, puissance humaine ni force humaine ne pourraient les
« séparer : demandez aux meilleurs bourgeois et au peuple. Mais on les
« en empêche et ils font seulement l'un à l'autre une douce inclination
« et puis chacun s'en va chez soi. » (Voir les Lettres du 19 juillet et du 6 août. Voir aussi le *Journal* de Barbier, juillet 1725, p. 397-398, t. 1).

« La dévotion à Sainte Geneviève était si ardente chez le peuple
« parisien et surtout chez les femmes qu'elle dégénérait en idolâtrie :
« on n'abordait les reliques qu'avec des pleurs, des soupirs, des san-
« glots, des transports de passion enthousiaste; on lui demandait par
« billets écrits des remèdes pour tous les maux, des consolations pour
« tous les chagrins; on faisait toucher à la châsse des draps, des che-
« mises, des vêtements... » (Th. Lavallée, *Hist. de Paris,* II, p. 302).

En 1789 et 1790, sainte Geneviève était encore associée à toutes les manifestations patriotiques. « A chaque instant poissardes, harengères,
« les femmes de la rue de Sèvres, du faubourg du Roule, etc., ima-
« ginaient d'aller en cortège, habillées de blanc, bouquets en main,
« bannières au vent, escortées par la garde nationale du quartier, avec
« la musique, remercier la bergère de Nanterre de la liberté recon-
« quise. Au retour d'une de ces processions, les dames du marché
« Saint-Martin passèrent chez Bailly, le nouveau maire de Paris, et
« lui présentèrent un bouquet avec une brioche. Il fut bien compli-

« menté et bien embrassé. Les jours suivants, cet exemple fut imité « par tous les districts et le bon Bailly raconte dans ses Mémoires, « avec un naïf chatouillement d'orgueil, ces défilés de demoiselles en « blanc qui venaient le fêter et le baiser en revenant de faire visite à « sainte Geneviève » (Vr Fournel, *les Rues du Vieux Paris*, p. 161).

Lorsque, en 1793, les reliques furent brûlées sur la place de Grève, l'autorité n'osa le faire que de nuit par crainte d'une émeute.

Note L, page 50.

Epitaphes de Descartes.

Descartes dont tu vois icy la sépulture,
A déssillé les yeux des aveugles mortels,
Et gardant le respect que l'on doit aux autels,
Leur a du monde entier démontré la structure :
Son nom par mille écrits se rendit glorieux.
Son esprit, mesurant et la terre et les cieux,
En pénétra l'abîme, en perça le nuages :
Cependant, comme un autre, il cède aux lois du sort,
Luy qui vivroit autant que ses divins ouvrages,
Si le sage pouvoit s'affranchir de la mort.

Renatus Descartes,
Vir supra titulos omnium philosophorum,
Nobilis genere, Armoricus gente, Turonicus origine;
In Gallia, Flexiae studuit;
In Pannonia, miles meruit;
In Batavia, philosophus delituit;
In Suecia, vocatus occubuit.
Tanti viri preciosas reliquias
Galliarum percelebris tunc Legatus
Petrus Chanut
Christinae sapientissimae reginae, sapientum amatrici
Invidere non potuit, nec vindicare patriae;
Sed quibus licuit cumulatas honoribus
Peregrinae terrae mandavit invitus
Anno Domini 1650, mense Feb, 10. aetatis 54.
Tandem post septem et decem annos,
In gratiam Christianissimi Regis
Ludovici Decimi Quarti,
Virorum insignium cultoris et remuneratoris,
Procurante Petro Dalibert
Sepulchri pio et amico violatore,
Patriae redditae sunt.
Et in isto urbis et Artium culmine positae,

Ut qui vivus apud exteros otium et famam quaesierat,
Mortuus apud suos cum laude quiesceret,
Suis et exteris in exemplum et documentum futurus.
I nunc viator
Et divinitatis, immortalitatis que animae
Maximum et clarum assertorem
Aut jam crede felicem, aut precibus redde.

Cette épitaphe, attribuée à Clerselier ou au Père Lallemant, avait pour pendant celle que Santeul composa pour le cœur de Rohault.

D. O. M.

Aeternae memoriae Jacobi Rohault
Ambiani, celeberrimi quondam
Mathematici et philosophi
Cujus cor hic positum.
Discordes jamdudum aequis rationibus ambae
Et natura et Religio sibi bella movebant;
Tu rerum causas fidei et mysteria pandens,
Concilias utrasque et amico fœdere jungis.
Munere pro tanto, decus immortale sophorum,
Hoc memores posuere tibi venerabile bustum
Quos unum doctrina facit, compingit in unum
Doctaque Cartesii ossa hoc marmore corque Roalti,
Has tanti exuvias hominis, Lienardus ad aras
Appendit fidi officiis cumulatus amici.

Positum 1675.

Liste de quelques ouvrages à consulter.

Père Dubreul, *Le théâtre des Antiquitez de Paris* (1612).
Le Maire, *Paris ancien et nouveau* (1685-1698).
Germain Brice, *Description nouvelle de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris* (1684).
Le Père du Molinet, *Le Cabinet de la Bibliothèque Sainte-Geneviève* (1692).
Le Père de la Morinière, *Vie du cardinal de Larochefoucauld*
Les Pères Félibien et Lobineau, *Histoire de la ville de Paris* (1725).
Piganiol de la Force, *Description historique de Paris et de ses environs* (1765).
L'abbé Lebeuf, *Histoire de la Ville et du Diocèse de Paris* (1754), édition Cocheris (1863).
Jaillot, *Recherches sur la Ville de Paris* (1782).
Sauval, *Histoire et Recherches des Antiquités de la Ville de Paris* (1724).
Millin, *Antiquités nationales* (1790).

10.62 8 MF

L'abbé Faudet et de Mas-Latrie, *Notice historique sur la paroisse de Saint-Étienne du Mont* (1840).

A. de Bougy et Pinçon, *Histoire de la Bibliothèque Sainte-Geneviève* (1847).
Quicherat, *Histoire du Collège Sainte-Barbe* (1860).
Albert Lenoir, *Statistique monumentale de Paris* (3e série) (1867).
Alfred Franklin, *Les anciennes bibliothèques de Paris* (t. I) (1867).
Victor Chauvin, *Histoire des Lycées et Collèges de Paris* (1866).
Hoffbauer, *Paris à travers les âges* (1876).
de Guilhermy, *Itinéraire archéologique de Paris* (1861).

G. Lamouroux, *L'ancienne Bibliothèque Sainte-Geneviève*, extrait de *l'Almanach du Bibliophile* (1898).
Magasin Pittoresque, XXVe année (1857), pp. 178-182.
Ch.-Émile Ruelle, administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève, *Essai d'une Bibliographie de la Montagne Sainte-Geneviève et de ses abords*, 1903.
Bibliothèque nationale. Cabinet des Estampes. — *Topographie de la France*, Paris, Ve arrondissement, t. II.